CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
255 LIVRAISON

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

ROSE ET MARGUERITE,

OU

FAUT-IL DES ÉPOUX ASSORTIS?

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. CH. DESNOYER ET LEONCE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 14 SEPTEMBRE 1847.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

JACQUES PERRIN, banquier.....	MM. VOLNYS.	JULES DE SAINT-YVES, ami de Frédéric..	M. BONDOIS.
LE BARON DE VILLIERS.....	LECLÈRE. AMANT.	MARGUERITE, petite-fille de De Villiers...	Mmes NATHALIE.
FRÉDÉRIC, son petit-fils.....	FÉLIX.	ROSE, petite-fille de De Villiers.....	PAUL-ERNEST.

La scène se passe au premier et au deuxième acte à Paris; au troisième, à la campagne.

ACTE I.

Un salon chez le baron de Villiers.

SCÈNE I.

ROSE, MARGUERITE.

ROSE.

Marguerite, tu n'es pas franche avec moi, tu me caches quelque chose.

MARGUERITE.

Moi ?

ROSE.

A ta sœur, je ne l'aurais pas cru.

MARGUERITE.

Mais je t'assure que tu te trompes. Je n'ai rien à cacher, je n'ai pas de secret... Je suis, je dois être heureuse...

ROSE.

Tu le dois, mais tu ne le veux pas. Et c'est mal, bien mal, entends-tu, de redouter, de méconnaître celui dont tu dois être la femme... monsieur Jacques Perrin, qui t'aime tant !... et qui mérite bien que tu l'aimes aussi de ton côté... As-tu donc oublié ce qu'il a fait pour nous ?

MARGUERITE.

L'oublier !... Tu sais bien que c'est impossible... Orphelines presque dès notre enfance, et confiées à la tutelle de notre pauvre grand-père...

ROSE, *souriant.*

Qui lui-même avait tant besoin de trouver un tuteur... car il ne sait que nous aimer.

MARGUERITE.

Nous aimer jusqu'à la folie.

ROSE.

C'est quelque chose... mais il n'est bon qu'à cela... et s'il ne s'était pas à son tour constitué, comme il le dit souvent, le pupille de...

MARGUERITE.

De monsieur Jacques Perrin... En effet, il a eu de l'ordre et de la prudence pour ceux qui n'étaient plus, comme pour le vieillard et les deux enfants qui survivaient. Lui, le banquier, mais avant tout l'ami de la famille, il l'a toujours soutenue de ses conseils, de son appui, de son crédit... Avec quels soins il a fait valoir les biens laissés par notre père !... Avec quelle gene-

Digitized by Google

77202

rosité il a veillé sur tous nos intérêts !... Oh ! non, ma bonne Rose, je ne l'oublie pas, je ne l'oublierai jamais...

ROSE.

A la bonne heure ! Voilà comme je veux qu'on parle toujours de lui ! Et je trouve encore qu'on n'en dit pas assez de bien... C'est que tu ne le connais pas comme moi, vous-tu !... Tu n'es pas sa confidente... Tu lui fais peur... Il t'aime trop pour oser t'ouvrir toute son âme... Tandis que moi, une petite fille... et sa belle-sœur, je n'ai pas le privilége de le faire trembler... Il ne se gêne pas, avec moi, il me dit tout.

MARGUERITE.

Mais vous êtes toujours en querelle.

ROSE.

Et nous finissons toujours par nous entendre. Si tu savais que d'esprit et de raison tout à la fois !... Et comme il sait bien deviner ce qui peut nous plaire, nous rendre heureuses !... Grâce à lui, grand-papa adore le bal à présent, après l'avoir longtemps détesté. D'abord il ne s'est décidé qu'avec beaucoup de peine à nous donner deux soirées dans la saison ; l'année dernière, il a reçu deux fois par mois, et maintenant enfin le voilà dans les bons principes, nous dansons tous les mercredis.

MARGUERITE.

Et de jour en jour, il veut que ses fêtes soient plus brillantes, comme il veut que ses filles soient plus belles...

ROSE.

A qui le devons-nous ? A lui, toujours lui, monsieur Jacques Perrin...

MARGUERITE.

En effet, lui si sérieux, si grave, et qui ne paraît guère s'occuper que de chiffres et d'affaires, il a voulu que notre jeunesse fût entourée de tous les plaisirs.

ROSE.

Et peu à peu il a amené notre grand-père à faire ce qu'il faisait lui-même, à sacrifier en aveugle tous ses goûts, tous ses penchants, tous ses désirs aux nôtres... Aussi, bien longtemps avant qu'il eût demandé ta main, moi je le regardais déjà comme de la famille.

MARGUERITE.

Mon Dieu, Rose, avec quelle chaleur tu fais son éloge !

ROSE.

Tout le monde le fait, tout le monde... excepté toi, et encore, n'est-ce que depuis bien peu de temps... depuis trois mois.

MARGUERITE.

Trois mois !

ROSE.

Oui, tu n'es plus la même, et cela date du dernier voyage que nous avons fait ensemble au Havre.

MARGUERITE, *se levant vivement.*

Qu'as-tu dit, Rose ?

ROSE.

Jusque-là, tu lui rendais justice ; pour lui, tu avais refusé d'être la femme de notre cousin Frédéric, notre ami d'enfance, enfin, tu étais heureuse de ces projets de mariage... Que s'est-il donc passé dans ton âme, je l'ignore... et pourtant je devrais le savoir...

MARGUERITE, *à part.*

Jamais !...

ROSE.

AIR *de la Sœur des Anges* (de Mesial).

Quand mourut notre mère,
Toutes deux, nous voyant
Seules sur cette terre,
Nous fîmes un serment...
Déjà ton cœur l'oublie !...

MARGUERITE.

Oh ! par pitié, tais-toi !

ROSE.

Sur sa tombe béate
Tu jurais avec moi :
« Jamais, quoique j'endure
« Ici-bas de douleur,
« Je n'aurai, je le jure,
« De secret pour mon cœur. »

Eh bien, tu hésites encore à me répondre... Soit, je ne t'interrogerai plus... je devinerai.

MARGUERITE, *regardant à une fenêtre auprès de laquelle elle se trouve.*

Ciel ! c'est lui !...

ROSE.

Qu'as-tu donc ?

MARGUERITE.

Rien... rien...

ROSE, *regardant à son tour à la fenêtre.*

Ah ! le cousin Frédéric ! c'est peut-être lui dont la vue...

MARGUERITE, *vivement.*

Oui, oui, c'était lui...

ROSE, *à part.*

Lui dont elle a refusé la main... Menteuse !... (*Elle observe sa sœur pendant la scène suivante.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *entrant suivi d'un* DOMESTIQUE.

FRÉDÉRIC.

C'est bien, mon garçon... je te comprends ; on ne peut pas se passer de moi, et mon grand-père m'attend avec une impatience... Je suis à lui, dès que j'aurai présenté mon hommage à mes deux charmantes cousines... Ma chère Rose... (*Il lui baise la main.*)

ROSE.

Bonjour, Frédéric, bonjour.

FRÉDÉRIC, *à Marguerite.*

Et vous, madame la mariée, permettez-vous à votre garçon d'honneur..

AIR du *Baiser au porteur.*

Il tout, hélas ! que j'invoque ce titre ;
Souvent naguère en rêver un plus doux,
De mon sort je vous fis l'arbitre ..
Mais un autre, choisi par vous,
Aujourd'hui devient votre épouse.
Sa destinée est trop digne d'envie,
Et, je l'espère, en jour de son bonheur,
Il peut du moins céder sans jalousie
Quelque chose au garçon d'honneur ;
Il peut céder sans jalousie
Quelque chose au garçon d'honneur.

Hésitez-vous ?

MARGUERITE, *lui tendant la main.*

Non, mon cousin, de grand cœur et sans rancune.

ROSE, *à part.*

J'en étais sûre ! Elle n'est pas troublée en sa présence... ce n'est pas lui qu'elle regardait avec tant d'émotion !

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous, Rose ?

ROSE.

Je dis... je dis que l'heure se passe, et que nos invités seront tous réunis dans ce salon pour la signature du contrat, avant que vous ayez songé...

FRÉDÉRIC.

Aux préparatifs de la fête... Erreur... j'ai fait les choses en conscience comme j'aurais agi pour moi-même, et j'ai donné tous les ordres nécessaires... Ne suis-je pas le seul qui n'ait pas aujourd'hui d'autre occupation ? Le futur est depuis ce matin plongé dans les chiffres, son élément habituel. Il veut avantager sa femme de quarante mille...

MARGUERITE.

Eh ! mon cousin !...

ROSE.

Qu'importe le chiffre !

FRÉDÉRIC.

Pardon, ma chère Rose, pardon, il importe beaucoup. Monsieur Jacques Perrin ne fait rien sans motif... c'est un original, mais un homme d'ordre, un calculateur, et dans cette occasion comme dans toutes les autres, ses comptes sont parfaitement en règle. Quarante ans, quarante mille livres de rente... le passif et l'actif... tout se balance, tout est compensé. Ah ! mon futur cousin entend admirablement les affaires. (*Marguerite fait un mouvement de chagrin, et Rose un mouvement de mauvaise humeur que le jeune homme ne voit pas. Il continue.*) Quant à notre aïeul commun, cet excellent monsieur Devilliers, le plus inoccupé et le plus actif de tous les hommes, qui trouve toujours moyen d'être accablé de fatigue en ne faisant absolument rien...

DEVILLIERS, *à l'extérieur.*

Frédéric, Frédéric, où est-il donc ?

FRÉDÉRIC.

Tenez, l'entendez-vous ?... le voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. DE VILLIERS.

DE VILLIERS, *il paraît sur le seuil, tenant un papier à la main.*

Mais, où est-il donc ? Il me laisse à tout faire, le malheureux !

FRÉDÉRIC.

Je suis à vos ordres.

MARGUERITE et ROSE, *allant au-devant du vieillard.*

Mon père !

DE VILLIERS.

Ah! mes enfants, j'avais besoin de vous voir, de vous admirer, pour me remettre un peu de toutes mes fatigues.

ROSE

Asseyez-vous, bon papa.

DE VILLIERS.

Est-ce que j'ai le temps de m'asseoir...

MARGUERITE.

Je vous en prie, je le veux... (*Il s'assied.*)

DE VILLIERS.

Un jour comme celui-ci... jour de bonheur sans doute, mes chers enfants... Mais que de fatigues pour un pauvre chef de famille, et surtout quand il n'est aidé par personne.

FRÉDÉRIC.

Cependant...

DE VILLIERS.

Non, monsieur, personne. Ce sont des milliers de petites tracasseries, de petits détails imprévus qui viennent à la fois vous assaillir et se presser, se confondre dans votre tête. Elle a beau être solide, très-solide, on est homme... on ne peut pas être partout à la fois. Il faut d'abord prévenir les amis.

FRÉDÉRIC.

Je l'ai fait.

DE VILLIERS.

Les parents grands et petits.

FRÉDÉRIC.

Mais je l'ai fait.

ROSE.

J'ai écrit à toutes nos camarades de pension.

DE VILLIERS.

Je sais bien. Mais ça m'a vivement préoccupé. Et les visites obligées du suisse, du bedeau de la paroisse, des garçons du bureau de la mairie.

FRÉDÉRIC.

Je les ai empêchés d'arriver jusqu'à vous.

DE VILLIERS.

Et celle des dames de charité?

MARGUERITE.

C'était à moi de les recevoir, et je l'ai fait, mon père.

DE VILLIERS.

Je sais bien, mais j'y ai pensé... Et puis la rédaction du contrat?...

FRÉDÉRIC.

C'est monsieur Jacques Perrin que ça regarde.

DE VILLIERS.

Pardieu! c'est tout simple, il entend mieux les affaires que moi.. Mais enfin, j'y pense!...

FRÉDÉRIC.

Avez-vous l'intention de proposer quelque nouvel article?...

DE VILLIERS.

Du tout... J'ai confiance en lui, je signerais les yeux fermés. Mais c'est égal, tout cela est très fatigant .. Tout cela me fait perdre un temps précieux... Hier au soir, après une journée écrasante, par suite d'occupations sans nombre, dans le genre de celles que je viens d'énumérer, je rentre chez moi, espérant goûter enfin un instant de repos. Ah bah! je trouve sur mon bureau un monceau de paperasses, que depuis long temps je m'étais promis de débrouiller, de mettre en ordre...

FRÉDÉRIC.

Et vous avez eu le courage?...

DE VILLIERS.

Ce n'est pas le courage qui m'a manqué... ce sont les forces physiques. J'ai tout envoyé chez ton futur, ma chère Marguerite... Il faut bien qu'il m'aide aussi à quelque chose... et j'ai fini par céder au sommeil; je l'avais bien gagné... Il a été profond et salutaire... J'ai fait les rêves les plus riants, je pensais à vous deux...

ROSE.

A nous!...

MARGUERITE.

Bon père!

DE VILLIERS.

A mon ami Perrin, mon tuteur... qui va devenir mon petit-fils... A toi aussi, mauvais sujet... paresseux, qui ne veux jamais prendre ta part de la besogne!

FRÉDÉRIC.

Ah! vous pensiez à moi!

DE VILLIERS.

Je te dirai ça plus tard. Bref, je commençais à me remettre de mes travaux de la veille, lorsque je me suis réveillé en sursaut à neuf heures du matin, en me souvenant que j'avais promis...

FRÉDÉRIC.

Quoi donc?

DE VILLIERS, *montrant les papiers qu'il tient à la main.*

De revoir, pour l'imprimerie, ces épreuves de nos billets de faire part.

FRÉDÉRIC.

Oh! ce n'est rien, vous venez de les corriger, n'est-ce pas?

DE VILLIERS.

Est-ce que j'ai pu? Est-ce que j'ai une minute à moi! Chez moi, la pensée absorbe l'exécution. Je songe à tout, mais je ne puis rien faire.

ROSE.

Donnez, donnez, bon papa, je m'en charge. (*Lisant.*) « Monsieur le baron de Villiers a l'honneur.... »

DE VILLIERS.

C'est bien, Rose... va corriger cela attentivement avec ta sœur. (*Montrant Frédéric.*) Nous avons besoin d'être seuls, nous autres hommes!... Une affaire de la plus haute importance... de la plus haute importance... Je ne te dis que ça, mon enfant.

ROSE, *avec surprise.*

Je vous crois, mon père.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR :

DE VILLIERS.

De cette tâche, j'espère,
Vous saurez vous acquitter.
Pour nous, sur une autre affaire,
Nous allons nous concerter.

ROSE et MARGUERITE.

Sur quoi donc notre bon père,
Veut-il donc le consulter?
De son air grave, j'espère,
Il ne faut rien redouter.

FRÉDÉRIC.

Sur quoi donc notre bon père
Veut-il donc me consulter?
De son air, etc.

Elles sortent au deuxième plan. Rose à droite, l'autre à gauche. De Villiers se mystérieusement fermer la porte à droite en faisant signe à Frédéric de fermer l'autre.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, M. DE VILLIERS.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Mon aïeul a un air sérieux qui me ferait trembler s'il ne me faisait pas rire!...

DE VILLIERS.

Je te disais tout à l'heure que cette nuit j'avais pensé à toi... oui, mon garçon, je t'ai vu.

FRÉDÉRIC.

Ah! pendant ce sommeil profond et salutaire?

DE VILLIERS.

Précisément, ou plutôt je crois qu'alors je rêvais tout éveillé; mais je t'ai vu, absolument comme te voilà... nous étions tous en famille. Là, mon ami Jacques avec sa femme, et toi, ici avec la tienne...

FRÉDÉRIC.

Hein, ma femme...

DE VILLIERS.

Eh! eh! sans doute... Tu ne devines pas?...

FRÉDÉRIC.

Ma foi, non... Ma femme... Je ne veux pas, je ne veux plus me marier... et je jure...

DE VILLIERS.

Ne jure pas, je t'en prie, ma petite Rose est si gentille!...

FRÉDÉRIC.

Plaît-il? Rose... c'était elle!...

DE VILLIERS.

Eh! sans doute, c'était elle... fais donc semblant de ne me pas comprendre... Oui, c'était Rose que voyais avec toi de ce côté... à ma droite... et comme j'étais heureux! Je le suis encore... rien que de souvenir... Je contemplais à la fois le bonheur de mes deux petites-filles. Chacune d'elles avait un bon, un excellent mari... j'étais adoré, choyé de mes quatre enfants... plus de souci pour le présent, plus d'inquiétude pour l'avenir... je pouvais enfin me reposer, je n'avais plus rien à faire... Oh! le beau rêve, n'est-ce pas, Frédéric, le beau rêve!

FRÉDÉRIC.

Superbe, mon père... et vous le voyez... je suis ému, attendri comme vous...

Digitized by Google

DE VILLIERS.

Cher ami, va, j'en étais sûr. (*Se frottant les mains en riant.*) Eh! eh! deux noces à la fois.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Deux noces!... diable!... comme il y va!

DE VILLIERS.

C'est charmant.

FRÉDÉRIC.

Divin, adorable... seulement...

DE VILLIERS.

Seulement?

FRÉDÉRIC.

Vous l'avez dit, ce n'est qu'un rêve.

DE VILLIERS.

Qui peut se réaliser.

FRÉDÉRIC.

Croyez-vous?

DE VILLIERS.

Il ne s'agit que de vouloir... et d'obtenir des dispenses... cela me donnera un peu de peine, mais pour toi et pour elle, il n'y a rien que je ne fasse... D'ailleurs, tu t'en chargeras.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Allons, il y tient absolument. (*Haut.*) Mais, mon père, je n'ai que vingt-sept ans.

DE VILLIERS.

Raison de plus!... Il n'est pas dit que pour se marier on doive toujours avoir la quarantaine! Il faut des époux assortis... comme dit la chanson.

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai tant de défauts!

DE VILLIERS.

Raison de plus!... tu songeras plus vite à t'en corriger... Un chef de famille..

FRÉDÉRIC.

Tenez, mon père... brisons-là, je vous en prie. Je vous aime, et je donnerais ma vie pour vous prouver toute ma tendresse; mais ce que vous me demandez... Je n'ai eu de ma vie qu'une seule idée de mariage... (*Il regarde du côté de la porte, à gauche.*)

DE VILLIERS.

Ah!... Marguerite...

FRÉDÉRIC.

Ce sera la dernière... oui, puisque ma bonne étoile et la prudence de Marguerite m'ont préservé d'une telle folie, j'en suis guéri, et pour la vie. Je me connais, je puis être un bon fils, un bon ami, un parfait gentilhomme, et surtout un excellent cousin... mais je ne serai jamais qu'un mari détestable... Parole d'honneur! je vous en prie, baron, n'en parlons plus...

DE VILLIERS.

C'est bien, mon garçon, c'est bien, je te remercie de ta franchise... mais ça ne fait pas mon affaire.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ça fait la mienne.

SCENE V.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, le notaire vous attend.

DE VILLIERS.

Le notaire!... J'y vais. (*A Frédéric.*) Dis donc, il lui aurait été si facile de rédiger en même temps les deux contrats.

FRÉDÉRIC.

Mon père!

DE VILLIERS.

N'en parlons plus... j'apprécie tes scrupules, mais pour moi tout est à recommencer; je n'ai marié qu'une de mes filles, c'est comme si je n'avais rien fait du tout. (*Il sort.*)

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Mon pauvre grand-père!... J'ai bien fait de lui résister... Règle générale: Toutes les femmes mariées sont malheureuses, donc, il n'y a pas un seul bon mari... Je me connais, je voudrais encore moins que les autres, et j'aime mieux rester libre pour consoler celles que les autres font souffrir. Si jamais une de mes cousines avait à son tour des chagrins de ménage, je serais là... je donnerai toujours la préférence à ma famille.

AIR: *Oui, je suis Bassompierre.*

Non, point de mariage;
Le mari le plus sage,
S'il n'est jamais volage,
Est mauvais ou jaloux;
Le bonheur de ta femme
Tôt ou tard le ruine..
Les chagrins de la dame
Nous les apaisons tous.
Pour calmer à la ronde
Les peines de l'hymen,
Tout exprès dans ce monde
Dieu jeta le cousin?
Il créa le cousin.

Bientôt femme jolie,
A notre voix oublie
Toute mélancolie..
Malheur à son mari!
Se torts, on les répare,
Et cette fleur si rare,
L'amour, que le barbare
Étouffait sous l'ennui,
Dans le cœur de la belle
Va renaître soudain,
Plus fraîche et plus nouvelle,
Par les soins du cousin...
Au profit du cousin.

SCENE VII.

FRÉDÉRIC, JULES DE SAINT-YVES.

LE DOMESTIQUE, *paraissant au fond, avec Jules de Saint-Yves.*

Monsieur... il est absent.

JULES.

Non, je suis sûr du contraire... D'ailleurs, je puis attendre.

FRÉDÉRIC.

C'est la voix d'un ami.

LE DOMESTIQUE.

Eh bien, monsieur, je dois vous avouer que M. de Villiers est enfermé avec son notaire et que j'ai l'ordre...

JULES.

Son notaire!... J'attendrai, j'attendrai, vous dis-je; il faut absolument que je lui parle.

FRÉDÉRIC, *se rapprochant de lui.*

Jules de Saint-Yves!

JULES.

Frédéric de Villiers!

FRÉDÉRIC.

Qui diable te soupçonnait à Paris!

JULES.

J'y suis arrivé depuis une heure... juge quelle doit être mon impatience.

FRÉDÉRIC.

J'en jugerai quand je saurai le motif qui t'a fait quitter subitement le Havre.

JULES.

Le motif?... Ah! mon ami, mon cher Frédéric... tu vois mon trouble, mon agitation... si tu savais...

FRÉDÉRIC.

Il est fou!

JULES.

Oui, je le suis... car je ne pensais plus à toi, j'oubliais que je te trouverais ici, que tu aurais pitié de moi... enfin que tu me protégerais comme autrefois, lorsque...

FRÉDÉRIC.

Lorsque nous étions tous les deux condisciples à l'école des Chartes, étudiant ensemble le grand art de la diplomatie, que tu as abandonné, mais que je cultive toujours... au Club, sur le Turf, et dans les coulisses de l'Opéra.

JULES.

Alors, il n'était bruit à l'école que de notre inaltérable amitié, et nous jurions d'être toujours les mêmes l'un envers l'autre, quelque part que nous dussions nous retrouver ensemble.

FRÉDÉRIC.

Je m'en souviens.

JULES.

Eh bien, cher ami, voici le moment ou jamais de tenir ton serment... Je te l'ai dit, depuis une heure, je suis arrivé.. je suis descendu de voiture, là, sous cette fenêtre, où j'ai cru voir...

FRÉDÉRIC.

Quoi donc?

JULES.

Je venais pour remettre à M. de Villiers une lettre importante de ma mère, et près d'entrer ici, je me suis arrêté, j'ai tremblé... j'aurais voulu ne pas avoir entrepris ce voyage. Je m'éloignais de cette maison où m'appelaient tous mes vœux, tous mes de-

Digitized by Google

sirs... puis, j'y revenais... puis, je la fuyais encore. Quand le but était là, sous ma main, j'avais peur de l'atteindre, et cette entrevue qui m'est si précieuse, je l'ai reculée d'une heure encore, une heure tout entière, tant j'avais peur qu'elle ne vînt renverser mes plus chères espérances!... Oh! tu ne comprends pas cela, et tu ris tout bas de cette inconcevable faiblesse.

FRÉDÉRIC.

Du tout, je sais ce que c'est... Quand j'ai à parler d'affaire à quelqu'un, je vais chez lui, je sonne... mais je suis enchanté de ne pas le rencontrer... c'est comme çà que j'aime à faire les affaires... enfin, Dieu merci, te voilà, et tu as triomphé de tes irrésolutions.

JULES.

Oh! c'est que je venais d'entendre un mot qui avait pensé me briser l'âme, et l'inquiétude m'a rendu mon audace.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu! quel est ce mot terrible?

JULES.

Réponds-moi, c'est bien vrai, n'est-ce pas? je ne me suis pas trompé... ou marie aujourd'hui une de tes cousines...

FRÉDÉRIC.

Certainement... de quel air tu me dis cela. Eh, par Dieu!... je commence à comprendre... il y a trois mois, toute la famille, excepté moi, a fait le voyage du Havre. La maison de mon aïeul est voisine de celle de ta mère... et ces demoiselles... au fait, elles sont charmantes, et je comprends... mais, dis-moi donc, laquelle des deux?

JULES.

Mais c'est là justement ce que je veux te demander, Frédéric... laquelle des deux se marie aujourd'hui?

FRÉDÉRIC.

Ah! diable! sais-tu que j'hésite à te la nommer... je vais peut-être te percer le cœur. (*A part.*) Il serait plaisant qu'il fût ainsi que moi amoureux de...

JULES.

Réponds-moi donc?... tu ne vois pas que je meurs d'impatience.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, c'est...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROSE, LE LAQUAIS.

ROSE, *sans voir Frédéric et Jules, entrant avec un laquais qui porte une corbeille de mariage.*

Par ici, Julien... et prenez bien garde.

JULES, *se retournant vivement.*

Mademoiselle Rose. (*Les deux jeunes gens se séparent et s'approchent de Rose, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, sans en être vus.*)

ROSE, *toujours sans voir les deux jeunes gens; elle a fait poser la corbeille sur un guéridon. Le laquais est sorti. Elle ouvre la corbeille et regarde.*

Que tout cela est de bon goût!... on voit bien que lui-même, lui seul s'en est occupé... Que je l'aime, ce bon monsieur Perrin et qu'il est bien digne de toute mon affection!

JULES, *à lui-même.*

Ah! c'est elle qui est sa femme... je respire!

FRÉDÉRIC, *de même.*

Comme il la regarde! c'est pour elle qu'il vient ici.

ROSE, *toujours sans les voir.*

On dira peut-être que c'est un mariage mal assorti...

FRÉDÉRIC, *à part.*

On le dira.

ROSE.

Que la différence d'âge est trop grande...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Un peu...

ROSE.

Moi, je ne suis pas de cet avis, et que m'importe l'opinion des autres... Les autres ne le connaissent pas, lui, et je dis que sa femme... sa femme sera la plus heureuse du monde.

JULES, *s'approchant d'elle.*

Oh oui, bien heureuse, j'en suis garant pour lui, mademoiselle...

ROSE, *poussant un petit cri de frayeur.*

Ah! monsieur de Saint-Yves... mon cousin...

JULES.

Pardon, pardon, mademoiselle, j'aurais dû... mais je n'avais plus ma raison, et si vous saviez quelle joie vous m'avez faite... oh! oui, j'en suis sûr comme vous... je connais comme vous monsieur Jacques Perrin, le bon, le fidèle ami de nos deux familles, le choix est excellent, et j'applaudis de toute mon âme à cet heureux mariage...

ROSE.

A la bonne heure... voilà donc quelqu'un de raisonnable et qui rend justice... C'est bien, c'est très-bien, monsieur de Saint-Yves.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Décidément, c'est elle qu'il aime... cela se trouve à merveille, pour lui, et pour mon grand-père.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DE VILLIERS.

DE VILLIERS.

Enfin, le contrat est terminé! mon gendre a réglé tout cela avec le notaire, et je puis m'occuper d'autre chose.

FRÉDÉRIC.

Permettez alors, mon père, que je vous présente...

JULES.

Monsieur, j'ai l'honneur...

DE VILLIERS, *saluant.*

Le fils de madame de Saint-Yves, notre voisine du Havre et ma respectable amie... Enchanté de vous revoir, monsieur. Vous nous ferez le plaisir d'assister à notre fête de famille.

JULES.

Oui, monsieur, j'accepte, et de grand cœur... mais, d'abord, veuillez prendre connaissance de cette lettre qui vous est adressée par ma mère.

DE VILLIERS.

Votre mère! (*Il prend la lettre.*)

FRÉDÉRIC, *bas à l'oreille de son grand-père.*

Ou je me trompe fort... on vous tenez enfin...

DE VILLIERS.

Quoi donc?

FRÉDÉRIC.

Le second mari que vous cherchiez tout à l'heure.

DE VILLIERS.

Comment?

FRÉDÉRIC.

Vingt-quatre ans, de la fortune... et beaucoup d'amour.

DE VILLIERS.

Mais qui peut te faire croire?

FRÉDÉRIC.

Lisez. (*De Villiers décachète la lettre et regarde alternativement Jules et Rose.*)

ROSE, *à part.*

Que se disent-ils donc? et comme ils me regardent!

JULES, *s'approchant vivement de de Villiers à l'instant où il commence à lire.*

Oh! pas devant moi, monsieur... En vous voyant ouvrir cette lettre, j'ai repris toute ma frayeur, et je n'ai pas le courage d'attendre ici votre réponse.

FRÉDÉRIC.

Viens l'attendre avec moi dans le salon... tu m'aideras à recevoir nos invités, mon cher cousin.

JULES.

Tais-toi donc.

ROSE, *avec surprise.*

Son cousin!

ENSEMBLE.

AIR : *Adieu donc, ma gentille.*

JULES, *à de Villiers.*

Accueillez bien ma lettre,
J'ai grand peur.
Je viens de vous remettre
Mon bonheur.

FRÉDÉRIC.

Tâche de la remettre
De ta peur,
Car tu peux le promettre
Le bonheur.

ROSE *et* DE VILLIERS.

Que contient cette lettre?
J'ai grand' peur.
Doit-elle nous promettre
Le bonheur?

JULES, *à de Villiers.*

Au vœu de ma mère
Vous céderez, je le crois.
(*A Rose.*) En vous aussi j'espère,
Madame, parlez pour moi.

ROSE, *parlant et dans la plus grande surprise.*

Madame...

FRÉDÉRIC, *à Jules.*

Viens donc!... mon cousin!

ROSE, *à part.*

Encore!

Digitized by Google

REPRISE DE L'ENSEMBLE. Frédéric emmène Jules, qui regarde encore la jeune fille d'un air suppliant. De Villiers a commencé à lire sans faire attention à ce qui se passe autour de lui.

SCÈNE X.

DE VILLIERS, ROSE, *puis* MARGUERITE.

ROSE, *à elle-même.*

Il m'appelle madame!... et Frédéric l'appelle son cousin... qu'est-ce que tout cela veut dire?

MARGUERITE, *paraissant à une porte latérale.*

Il est ici!

DE VILLIERS, *lisant.*

« Une mère sait lire dans le cœur de son fils, et Jules n'a pu « me cacher l'affection profonde et durable que lui inspire votre « petite-fille. »

ROSE.

Vous dites, bon papa?

MARGUERITE.

N'achevez pas, je vous en conjure.

DE VILLIERS, *qui se trouve entouré des deux jeunes filles.*

Pourquoi donc?... Au contraire, puisque vous voilà toutes les deux, mes chères enfants... je ne sais pas ce que c'est d'être mystérieux avec vous. Continuons ensemble cette lecture. Aussi bien, ma chère Rose, c'est à toi de faire la réponse. C'est toi qu'on demande en mariage.

ROSE.

Moi!

MARGUERITE.

Ma sœur!

ROSE.

En mariage! ah! mon Dieu!

DE VILLIERS.

Eh bien, c'est ainsi que tu reçois cette nouvelle?... Est-ce qu'on t'offense en t'épousant..

ROSE.

Non, mon père... mais en vérité, j'étais si loin de m'attendre...

DE VILLIERS.

Ça te regarde, mon enfant... Si tu veux refuser... ce n'est jamais moi qui prétendrai m'ériger en despote... mais je trouve que c'est un parti fort convenable.

ROSE.

Je ne dis pas, mais...

DE VILLIERS.

Mais, achève...

ROSE.

Eh bien, il me semble que monsieur de Saint-Yves est trop jeune pour moi.

DE VILLIERS.

Trop jeune!... s'il n'a que ce défaut là... passons. Moi qui suis vieux, j'adore la jeunesse. (*Reprenant sa lecture.*) « Enfin, monsieur, il faut bien que je cède à ses prières; vous m'avez montré de l'amitié. Je viens vous en demander une nouvelle preuve plus grande que toutes les autres, c'est d'accorder à mon fils la main de votre charmante petite-fille... mademoiselle...» (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu!

ROSE.

Qu'avez-vous?

DE VILLIERS.

Mademoiselle Ma... mademoiselle, Marguerite...

ROSE.

Ma sœur!

MARGUERITE.

Oui, Rose... il m'aime... Et moi...

ROSE.

Eh bien?

MARGUERITE.

AIR *de la Sœur des Anges.*

Pour calmer mes alarmes,
Tantôt tu me disais...
Va, j'essuierai tes larmes,
Apprends-moi tes secrets;
L'accent de ta prière,
Plus tendre et plus pressant,
Au nom de notre mère,
Rappelait un serment...
Rose, quoique j'endure
Aujourd'hui de douleur,
Je n'ai plus, je te jure,
Un secret pour ma sœur.

ROSE.

Ma pauvre Marguerite?

DE VILLIERS.

Ah! mon Dieu! que venons-nous d'apprendre? Et dans quel moment? Tous nos amis convoqués pour ce mariage! Le notaire... le contrat... la corbeille!...

MARGUERITE.

Oh! ne craignez rien, mon père; je ne manquerai pas à ma parole; j'acquitterai la dette de reconnaissance que vos deux filles ont contractée envers monsieur Jacques Perrin... je ferai mon devoir. Vous seul, vous et ma sœur... vous aurez vu ce qu'il m'en coûte à l'accomplir, et lui... je l'oublierai!

DE VILLIERS, *pleurant à moitié.*

C'est bien!... ma fille. . tu l'oublieras... il le faut! c'est désormais le seul parti qui te reste à prendre.

ROSE.

Non, mon père, non, ce mariage ne doit pas avoir lieu.

DE VILLIERS.

Comment?

MARGUERITE.

Que dis-tu?

ROSE.

C'est impossible .. vous le voyez bien, ma sœur serait malheureuse. Et lui, Marguerite, lui-même à qui nous devons tant et qui vient te donner toute son âme, toutes ses pensées, qu'obtiendrait-il en retour? Un cœur qui appartient à un autre... Est-ce là de la loyauté, de la bonne foi, de la reconnaissance?... non, non, je vous dis que ce mariage est impossible.

DE VILLIERS *et* MARGUERITE, *ensemble.*

Impossible!

JACQUES PERRIN, *au fond, en dehors.*

Allons, puisqu'ils ne viennent pas, je vais les chercher moi-même.

MARGUERITE.

O ciel! c'est lui!

ROSE.

C'est lui!

DE VILLIERS.

C'est lui!

MARGUERITE.

Je meurs d'effroi.

DE VILLIERS.

Mon courage s'en va...

ROSE.

J'ai perdu toute ma résolution.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JACQUES PERRIN.

JACQUES, *gaîment.*

Eh bien, que faites-vous donc? Est-ce un conseil de famille que vous tenez ici? pour qu'il ait plus de valeur, nous le continuerons, si vous le voulez bien, par devant notaire... venez, Marguerite. (*Il lui tend la main.*)

MARGUERITE.

Monsieur... soyez sûr que le dévouement de toute ma vie... mais en ce moment, je ne puis... Ah! monsieur, je suis bien malheureuse. (*Elle sort en pleurant à droite.*)

JACQUES.

Malheureuse! Et pour me le dire, elle a attendu jusqu'à présent! (*A de Villiers.*) Mon ami, m'expliquerez-vous...

DE VILLIERS.

C'est très-facile... Tu sais, mon ami, les femmes... et nous autres, pères de famille, nous devons toujours nous attendre... mais nous savons avoir de l'énergie quand il le faut... enfin...

JACQUES.

Enfin!

DE VILLIERS.

Ah! mon ami... mon cher Jacques... je suis bien malheureux. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE XII.

JACQUES, ROSE.

JACQUES.

Et vous, Rose, vous aussi, vous songez à me quitter?

ROSE.

Non, je reste.

JACQUES.

Et les paroles vont-elles aussi vous manquer pour m'apprendre ce dont il s'agit?

ROSE.

Non... car, je le crois, le plus grand tort dont on pourrait se rendre coupable envers vous serait de ne pas vous dire toute la vérité.

JACQUES.

La vérité! elle est donc bien fâcheuse?

ROSE.

Un peu.

JACQUES.

Allons, parlez, mon enfant; elle s'adoucira peut-être en passant par votre bouche.

ROSE.

Je ne crois pas.

JACQUES.

Essayez toujours.

ROSE.

Eh bien... ne venez-vous pas de voir dans le salon, auprès de mon cousin...

JACQUES.

Un de ses camarades qui ne m'est pas inconnu, monsieur Jules...

ROSE.

De Saint-Yves.

JACQUES.

C'est cela... et lorsque Frédéric m'a présenté à lui, en lui annonçant que j'allais être le mari de Marguerite, ce jeune homme a fait une singulière figure... puis il s'est éloigné de moi précipitamment, et tous deux se sont parlé bas en me regardant. Tous deux enfin n'ont pas l'air d'être de mes amis, et franchement, je suis tout porté à leur rendre la pareille.

ROSE.

Pourquoi?

JACQUES.

Pour rien... On a des physionomies qui vous déplaisent, voilà tout; des pressentiments qui vous annoncent que tel ou tel individu, excellent peut-être pour tout autre, doit être exécrable pour vous. J'ai cette idée-là depuis longtemps sur votre cousin, et son camarade m'a fait absolument le même effet... Mais continuez... que me vouliez-vous dire, vous, de ce M. de Saint-Yves?

ROSE.

Eh bien, nous l'avons vu au Havre, il y a trois mois.

JACQUES.

Ah! trois mois...

ROSE.

Et ma sœur...

JACQUES.

Je comprends... il l'aime, n'est-ce pas?

ROSE.

Oui...

JACQUES.

Il en est aimé?

ROSE.

Oui.

JACQUES.

Et c'est là le motif de cet embarras, de ces larmes?

ROSE.

Oui.

JACQUES.

Et c'est parce que je vais l'épouser qu'elle est malheureuse?

ROSE.

Oui.

JACQUES.

Elle ne le sera pas. Je vous remercie de votre franchise, ma chère Rose, et si quelque chose m'étonne de votre part, c'est que cet aveu, vous me l'ayez laissé si longtemps attendre.

ROSE.

Mais, jusqu'à présent, je ne savais rien.

JACQUES.

A la bonne heure! J'étais sûr que je vous connaissais bien; vous êtes la meilleure de la famille.

ROSE.

Mais non.

JACQUES.

Mais si!

ROSE.

Je vous assure...

JACQUES.

Mais je le sais mieux que vous peut-être... Votre père est un peu aveugle, votre sœur un peu romanesque, votre cousin un peu fat; il n'y a que vous qui n'ayez pas un seul défaut... mais, j'oubliais... (*Il sonne, puis s'assied devant une table et se met à écrire.*)

ROSE.

Que faites-vous? (*Le Domestique entre.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

JACQUES.

Tenez, Julien, vous remettrez ce billet au camarade de M. Frédéric.

LE DOMESTIQUE.

A M. de Saint-Yves... Je ne sais ce que vient de lui dire M. de Villiers à l'instant même... mais il est décidé à repartir sur-le-champ... il va remonter en voiture.

JACQUES.

Raison de plus... Courez... et qu'il ne parte pas, j'ai besoin de lui. (*Sortie du Domestique.*)

SCÈNE XIV.

JACQUES, ROSE.

ROSE.

Monsieur... quel est votre dessein?

JACQUES.

Oh! n'ayez pas peur, je n'en veux pas à ce monsieur, et mon billet n'est pas fait pour vous effrayer... Mais je vois que votre grand-père a cru devoir encore me sacrifier le bonheur de Marguerite... il a congédié M. Jules, je n'accepterai pas ce nouveau sacrifice. Je n'ai eu qu'un tort, et il a été assez grave, assez impardonnable : c'est de croire qu'un homme comme moi, qui ne suis ni beau, ni jeune, ni aimable, un original qui ne s'occupe que d'affaires et de choses positives, qui n'entend rien et ne veut rien entendre à ce qu'on appelle le beau langage, les grands sentiments et la fine galanterie, pouvait jamais plaire à une jeune et belle fille comme votre sœur... c'était une folie, et j'en suis bien guéri... A mon âge, ne devais-je pas mieux me connaître? Je vous demande un peu, ne voilà-t-il pas un mari bien séduisant pour une jeune fille... Et qui diable pourrait m'aimer?

ROSE.

Qui? mais tout le monde.

JACQUES.

Tout le monde... pauvre enfant... vous parlez là de choses que vous ne comprenez pas encore; et quand on songera à vous marier à votre tour...

ROSE.

Eh! mon Dieu, on y songe déjà!

JACQUES.

Déjà!... quelle folie!

ROSE.

N'est-ce pas? Mon grand-père ne s'était-il pas imaginé tout à l'heure que M. Jules de Saint-Yves venait ici...

JACQUES.

Pour vous... Et qu'en pensiez-vous alors?

ROSE.

J'avais peur.

JACQUES.

Peur... et de quoi donc?

ROSE.

Je ne sais pas, mais j'avais peur... et si je n'avais pas été détrompée à l'instant même, j'étais décidée à refuser.

JACQUES.

Ah! vous auriez...

ROSE.

Oui, mon ami, bien décidée.

AIR d'*Aristippe*.

Vous prétendez qu'aux choses de la vie
Mon jeune esprit ne comprend rien encor.
Détrompez-vous... j'ai l'âme réfléchie,
Et n'irai pas, sans y songer d'abord,
Imprudemment disposer de mon sort.
Oui, cette enfant qui vous semble frivole,
Pour engager son avenir,
Ne donnera jamais une parole
Sans que son cœur soit sûr de la tenir

JACQUES.

A la bonne heure, vous ferez bien, mon enfant; mais nous n'en sommes pas là.

ROSE.

Oh! non...

JACQUES.

Vous avez le temps de choisir un époux.

ROSE.

Oh! certainement... j'ai le temps.

JACQUES.

Vous le ferez avec prudence, avec calme... si vous pouvez, pour n'avoir pas à vous en repentir, pour ne pas causer à un honnête homme le chagrin que j'éprouve aujourd'hui.

Digitized by Google

ROSE.

Pauvre monsieur Jacques!... vous aimiez bien ma sœur?

JACQUES.

Oui, je l'aimais... non pas d'un amour delirant, effrené, comme sera peut-être celui de M. de Saint-Yves... mais, vous l'avez dit, je l'aimais bien... je l'aimais comme je vous aime...

ROSE.

Moi!

JACQUES.

Comme j'aime cette maison, cette famille qui est devenue pour ainsi dire la mienne depuis dix ans... ce vieillard si bon et si faible, qui se plaisait à m'appeler son tuteur, que je regardais comme mon enfant, bien qu'il ait tout à l'heure trente ans de plus que moi... Vous, enfin, vous surtout, et nos causeries de chaque jour, et jusqu'à ces petites querelles que vous me faites sans cesse, quand je ne suis pas de votre avis... j'aimais tout cela, j'y tenais... c'était pour moi désormais l'occupation, la plus grande nécessité de ma vie... et il faut que j'y renonce, que je brise toutes ses habitudes, que je quitte cette maison, que vous-même je cesse de vous voir, et que je me refasse toute une existence.

ROSE.

Oh! non.

JACQUES.

Si fait.

ROSE.

Vous resterez.

JACQUES.

Non pas.

ROSE.

Vous continuerez de veiller sur notre bonheur.

JACQUES.

Non, ce soin-là appartient désormais à d'autres.

ROSE.

Nous reprendrons nos entretiens.

JACQUES.

Du tout.

ROSE.

Nous nous querellerons encore.

JACQUES.

Jamais.

ROSE.

Souvent.

JACQUES.

Jamais, vous dis-je... Je n'ai de querelles qu'avec mes amis.

ROSE.

Eh bien, c'est pour cela.

JACQUES.

Oh! je ne suis plus ici ce que j'étais il y a une heure... je viens de retourner de dix ans en arrière... j'étais... j'étais le chef de la famille, et je ne suis plus qu'un étranger.

ROSE.

Mais moi, monsieur... je ne suis donc rien pour vous, vous ne tenez pas à mon amitié?

JACQUES.

Votre amitié!... Je ne veux pas me préparer de nouveaux chagrins, de nouvelles désillusions pour l'avenir! Tôt ou tard, vous aurez votre tour... quelqu'un viendra vous demander en mariage...

ROSE.

Je n'en veux pas.

JACQUES.

Il sera jeune.

ROSE.

Je n'en veux pas.

JACQUES.

Il sera beau.

ROSE.

Je n'en veux pas.

JACQUES.

Il vous adorera comme on adore votre sœur.

ROSE.

Je n'en veux pas, je n'en veux pas, je n'en veux pas!

JACQUES.

Alors, cette amitié même dont vous me parlez vous deviendra importune, et vous la briserez, mademoiselle, aussi, j'aime mieux y renoncer dès à présent, et je vais partir.

ROSE.

Aujourd'hui?

JACQUES.

A l'instant. (*Fausse sortie.*)

ROSE.

Non, monsieur.

JACQUES.

Qui m'en empêchera?

ROSE, *se plaçant devant la porte du fond.*

Moi!

JACQUES.

Vous?

ROSE.

Je saurai bien trouver un moyen pour vous retenir, et je vous le jure, vous ne partirez pas.

JACQUES.

Oh! cette petite fille a un esprit de contradiction!... (*Frédéric et Jules rentrent en scène, et s'approchent mystérieusement de Jacques.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, JULES.

JULES, *bas à Jacques Perrin.*

Monsieur, je suis à vos ordres...

JACQUES.

Hein, plaît-il!... qu'est-ce que vous voulez?

FRÉDÉRIC, *à Jacques avec le même mystère.*

Nous sommes à vos ordres.

JACQUES.

Lui aussi!

ROSE.

Que se disent-ils?

JULES, *bas.*

J'ai reçu votre billet... En demandant la main de mademoiselle Marguerite, je vous le jure, j'ignorais qu'elle dût vous appartenir... mais il n'importe... vous vous croyez offensé, je suis à vous, et...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Et je suis son témoin.

JACQUES.

Son témoin!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ça devait être... nous aimons la même femme, nous sommes tous les deux ennemis du mari.

JULES, *bas à Jacques.*

Votre arme, monsieur?

JACQUES.

Mon arme! allez au diable! Est-ce que je pense à cela? est-ce que je suis assez sot pour vous en vouloir, pour vous chercher querelle parce qu'on vous aime plus que moi?

JULES.

Alors, que me voulez-vous donc, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Au fait, que lui voulait-il?

ROSE, *à elle-même.*

Je respire.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DE VILLIERS, *rentrant avec* MARGUERITE.

DE VILLIERS, *affectant de la fermeté et retenant une larme.*

Viens, viens, ma fille.. Tu fais ton devoir, et tu seras heureuse.

MARGUERITE, *à part.*

Heureuse!

DE VILLIERS.

Mon cher Jacques, tous nos amis sont rassemblés dans le salon, et nous n'attendons plus que toi pour la signature.

JACQUES.

La signature!

DEVILLIERS, *à Jules.*

Encore ici, monsieur?

JULES.

C'est M. Perrin qui m'a retenu.

DE VILLIERS.

Toi, et pour quel motif?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à de Villiers.*

Pardon, monsieur, c'est l'imprimeur qui fait demander...

DE VILLIERS.

Ah! c'est juste, l'épreuve de nos billets de faire part... Rose, tu t'en étais chargée.

ROSE, *tirant des papiers de sa poche.*

Oui, mais je l'avais oublié, mon père.

DE VILLIERS.

Oublié... quand je dis que je ne dois aide par personne.

Digitized by Google

ROSE.

Oh! ne vous fâchez pas... ce sera bientôt fait... deux noms à changer, voilà tout.

TOUS.

Deux noms!...

ROSE, *se plaçant devant une table et écrivant quelques mots sur un des papiers qu'elle vient de montrer.*

« Monsieur le baron de Villiers a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Marguerite sa fille, avec M. Jules de Saint-Yves...

DE VILLIERS.

Plaît-il?

JULES.

Moi!

MARGUERITE.

Ma sœur!

JACQUES.

Oui, c'est cela, c'est cela même... Voilà pourquoi je vous ai rappelé, monsieur... et maintenant, je n'ai plus rien à faire ici, adieu. (*Il prend son chapeau et va pour sortir.*)

DE VILLIERS.

Jacques! mon ami.

TOUS.

Monsieur...

ROSE, *se levant vivement.*

Un instant... et cette autre épreuve.

JACQUES.

Une autre!... Laquelle?

ROSE.

Celle du billet adressé par le futur, par vous, monsieur.

JACQUES.

Moi?

ROSE, *lisant.*

« M. Jacques Perrin a l'honneur...

JACQUES.

Oh! déchirez ce papier.

ROSE, *qui vient d'écrire un mot sur le second papier.*

Déchirez-le vous même... mais après l'avoir lu.

JACQUES.

Comment!

ROSE.

Oh! pas avant, je vous en prie. (*Musique en sourdine à l'orchestre.*)

JACQUES, *lisant.*

« M. Jacques Perrin a l'honneur de vous faire part de son mariage avec... mademoiselle Rose de Villiers... »

TOUS.

Rose!...

FRÉDÉRIC.

Ah! bah!...

DE VILLIERS.

Que signifie?...

ROSE.

Maintenant, voulez-vous partir?

JACQUES, *très-ému.*

Partir!...

ROSE.

Air d'*Aristippe.*

Répondez-moi!...

JACQUES.

Non, mais je veux attendre;
Votre amitié peut vous tromper, hélas!
Et mon honneur me défend de surprendre
Un sacrifice...

ROSE

Ah! ne le croyez pas.
Naguère ici ne vous disais-je pas
Que cette enfant qui vous semble frivole,
Pour engager son avenir,
Ne donnerait jamais une parole,
Sans que son cœur fût sûr de la tenir?
Mon cœur est sûr de toujours vous chérir.

JACQUES, *avec joie.*

Ah!... (*Remettant les billets de faire part au Domestique.*) Prends donc!...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Qui diable pourrait rien comprendre à la bizarrerie des jeunes filles?

DE VILLIERS.

Eh bien, quand on s'est donné beaucoup de peine, il n'y a rien qui repose comme de réussir... je ne suis plus fatigué... j'ai marié mes deux enfants. (*A part, en regardant Jacques et Rose.*) Seulement, elle est un peu jeune pour lui.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Deux bons ménages où je serai bien reçu. (*Il donne la main à Jules et à Jacques; la toile tombe pendant le chœur suivant.*)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Ce double mariage
Qui comble tous nos vœux,
Pour nous est le présage
Des jours les plus heureux.

ACTE II.

Un riche salon chez Jacques Perrin.

SCÈNE I.

JACQUES, ROSE, *au lever du rideau, Jacques est assis à droite devant un bureau et parcourt des papiers d'affaires. Rose de l'autre côté fait de la tapisserie.*

JACQUES, *calculant.*

Zéro, zéro, zéro, quatre, sept, quinze, dix-huit, vingt-deux.

ROSE.

Mon ami?

JACQUES.

Allons bon!... voilà qu'elle m'arrête au milieu de ma colonne.

ROSE.

Tes comptes sont-ils bientôt terminés?

JACQUES.

Cela dépend de toi... si tu ne m'interrompais pas sans cesse.

ROSE.

C'est si ennuyeux, les chiffres.

JACQUES.

Raison de plus pour s'en débarrasser promptement.

ROSE.

Alors, je me tais.

JACQUES.

A la bonne heure... recommençons mon addition. Zéro, zéro...

ROSE.

Mon ami?

JACQUES.

Encore!

ROSE.

Je n'ai qu'un mot à te dire.

JACQUES.

Voyons.

ROSE.

Comment me trouves-tu coiffée?

JACQUES.

Je te le dirai plus tard.

ROSE.

Comme vous êtes peu galant; allons, monsieur, calculez tout à votre aise; pour prendre patience, je vais travailler à ma tapisserie.

JACQUES.

C'est cela.

ROSE.

Quand on est occupée, on ne songe pas à causer

JACQUES.

Sans doute... Zéro.

ROSE.

C'est un fauteuil que je voulais te donner aujourd'hui, pour le premier anniversaire de notre mariage.

JACQUES, *cherchant à couvrir sa voix.*

Zéro, zéro.

ROSE.

Par malheur, je n'ai encore terminé qu'un bras.

JACQUES.

Quatre, sept, quinze.

ROSE.

Mais j'espère bien que pour ta fête...

JACQUES.

Dix-huit, vingt-deux, vingt-sept, trente-un... pose un et retiens rien... c'est-à-dire, non... pose rien et retiens tout... je ne sais plus où j'en suis.

ROSE.

Mais vous ne savez pas faire une addition, mon cher.

JACQUES.

Comment voulez-vous qu'on s'y retrouve quand on entend constamment bourdonner à ses oreilles!

ROSE.

Ne te fâche pas. Cette fois, je suis muette... Allons, dépêche toi, car il faut que tu sois libre de bonne heure pour notre petite réunion. Tu n'as pas oublié que mon père, ma sœur, son mari,

Digitized by Google

viennent passer la journée avec nous... et mon cousin Frédéric.

JACQUES.

Ah ! tu as aussi invité...

ROSE.

N'est-il pas de la famille ?

JACQUES.

Sans doute.

ROSE.

Il est si aimable, si bon musicien... Il ne fait pas de chiffres, lui.

JACQUES.

Il ne fait rien... Zéro, ère...

ROSE.

Je ne sais pas pourquoi tu en veux à ce pauvre cousin.

JACQUES.

Je ne lui en veux pas... c'est un garçon charmant, j'en conviens, qui remplit à merveille son personnage d'homme à la mode... ou plutôt d'homme inutile... c'est là sa seule profession.

ROSE.

Mais, monsieur.

JACQUES.

A son âge, il est temps qu'il en prenne une autre... je le lui dis tous les jours, non pour lui... je ne l'aime pas, mais pour la famille, à qui je veux qu'il fasse honneur... oui, je veux qu'il devienne un autre homme, qu'il se lance enfin dans une carrière honorable... et dès qu'il sera entièrement ruiné... ce qui ne tardera pas, je me fais fort, avec la protection du ministre, de l'envoyer à Bagdad... ou ailleurs !... pour achever son éducation diplomatique... Je le veux ! et morbleu !... je suis trop entêté pour ne pas réussir.

ROSE.

Mais vous n'aurez jamais fini, vous ne faites que parler.

JACQUES.

Tu es raison, le mauvais exemple... je me remets à la besogne.

SCENE II.

LES MÊMES, DE VILLIERS.

DE VILLIERS, *entrant au fond.*

C'est moi, mes enfants.

ROSE.

Bonjour, bon papa.

JACQUES.

Je suis à vous dans l'instant.

DE VILLIERS.

Ne te dérange pas, mon garçon.

JACQUES.

Vous permettez donc que j'achève ?

DE VILLIERS.

Je t'en prie même... j'aime à voir travailler autour de moi... ça me fait mieux sentir toute la satisfaction que l'on éprouve à se reposer. Je ne sais pas vraiment comment ce gaillard-là s'arrange... moi, depuis un an que vous êtes mariés, je ne fais plus rien, absolument rien, du matin au soir... Eh bien, je t'assure qu'il me serait impossible de trouver le temps de faire autre chose.

ROSE.

Les journées sont pourtant bien longues.

DE VILLIERS.

Mais pas trop... elles s'écoulent pour moi avec une rapidité ! juges-en plutôt ! (*Il l'emmène à l'extrême gauche pour ne pas troubler dans son travail Jacques, qui frappe du pied avec impatience.*) Viens par ici... il va se fâcher. De huit à neuf heures du matin, je me lève ; je consulte le thermomètre afin de savoir comment je dois me vêtir eu égard à l'état de la température ; je déjeune... je déjeune bien... et je me dirige vers le Palais-Royal, je lis le tiers, le quart, la dixième, la vingtième partie d'un journal... ça me mène jusqu'à midi. Le canon part, je règle ma montre, de manière à pouvoir donner l'heure officielle à toutes les personnes que je rencontre... Je visite successivement, tout en pensant à mes deux petites-filles que je n'oublie jamais, le Palais de justice, la Bourse, le Tribunal de commerce... j'arrive sur le boulevard, et je marche droit aux affiches de spectacle, que je lis avec une scrupuleuse attention ; je me tiens ainsi au courant de la littérature... je juge du talent des artistes par la manière dont leurs noms sont annoncés et du mérite des pièces par la longueur de l'affiche... cinq heures sonnent, on ne peut pas toujours s'occuper de choses intellectuelles, la nature a ses droits... il faut dîner... je dîne bien... puis le café, la partie de dominos, les petites causeries sur les affaires du pays, les discussions des chambres, la hausse et la baisse. Eh ! mon Dieu, l'instant du repos arrive tout doucettement sans qu'on s'en aperçoive, je rentre, je soupe... je soupe très-bien !... je remonte ma montre, je me couche et je m'endors en repassant dans mon esprit les événements les plus saillants de la journée.

ROSE.

Et le lendemain ?

DE VILLIERS.

Je recommence.

ROSE.

Eh quoi ! toujours la même chose !...

DE VILLIERS.

Eh bien, suis-je donc le seul ?

AIR : *Nos maris en Palestine.*

Le soleil, qui sur Vincennes
Se lève chaque matin,
S'en vient, barrière du Maine,
Le soir se coucher enfin !
Toujours le même chemin !
Pour moi mil qui le contemple,
Il n'est jamais en défaut...
Moi, pour agir comme il faut,
Je suis en tout point l'exemple
Qui m'est donné de si haut.

ROSE.

J'espère cependant qu'aujourd'hui vous voudrez bien en faveur de notre réunion de famille, vous départir un peu de vos habitudes.

JACQUES, *se levant.*

Je me joins à ma femme pour vous en prier, mon père.

ROSE.

Ah ! vous avez enfin retrouvé la parole ?

JACQUES.

Oui, chère amie... voilà mes écritures terminées.

SCENE III.

LES MÊMES, JULES DE SAINT-YVES.

JULES, *entrant vivement.*

Ma femme ! ma femme ! Avez-vous vu ma femme ? où est-elle ? qu'est-elle devenue ?

DE VILLIERS.

Mon Dieu ! Tu m'effraies... que lui est-il donc arrivé ?

JULES.

Je ne sais.

ROSE.

Que pouvez-vous craindre...

JULES.

Tout.

JACQUES.

Qui peut vous faire croire ?

JULES.

Rien... mais je ne suis pas tranquille quand Marguerite n'est pas auprès de moi... c'est comme elle lorsque je la quitte un instant, elle est d'une inquiétude...

ROSE.

C'est bien !... c'est très-bien !

JULES.

Elle ne vient pas !... et l'heure est passée depuis longtemps.

DE VILLIERS, *tirant vivement sa montre.*

L'heure... attends, mon garçon, ça me regarde... je vais te le dire.

JULES.

Ma pauvre Marguerite !

DE VILLIERS.

Deux heures trente-sept minutes... au canon du Palais-Royal.

JULES.

Est-il possible !... mais voilà plus de trois quarts d'heure que nous sommes séparés.

TOUS.

Trois quarts d'heure !

DE VILLIERS.

Vous qu'on ne voit jamais l'un sans l'autre !

JACQUES.

Comment se fait-il ?

JULES.

Que sais-je ?... une visite importante, visite de cérémonie, chez ma vieille tante... que ma femme ne peut pas souffrir ; aussi je me suis résolu à la quitter un instant, un seul... et il a été bien convenu qu'après avoir fait quelques emplettes, elle viendrait m'attendre ici, auprès de vous, à deux heures précises... et je ne la vois pas... Ah ! je suis d'une impatience ! je ne puis rester en place... et de ce pas... je vois...

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant vivement au fond.*

Mon mari! mon mari!... avez-vous vu mon mari?

JULES.

Ah! c'est elle! c'est bien elle!... chère Marguerite.

MARGUERITE.

Jules!

JULES.

Je te revois. (*Ils s'embrassent.*)

DE VILLIERS.

Ces chers enfants, comme ils s'aiment!

JACQUES, *à part.*

Ils s'aiment trop! je n'ai pas confiance.

JULES.

Mais tu te tiens debout après une course aussi longue... Mon Dieu! comme tu as chaud... ce chapeau te gêne, débarrasse-toi de ton châle.

MARGUERITE.

Merci, mon ami. (*Elle s'assied.*)

ROSE, *à elle-même.*

Que d'attentions il a pour elle...

MARGUERITE.

Ma sœur... mon bon frère!... (*Se retournant vers son mari.*) C'est que nous avons été séparés.

JACQUES.

Nous le savons, pendant trois quarts d'heure.

JULES.

Air du *Dieu et la Bayadère.*

Oui, trois quarts d'heure, et c'est vraiment
Un siècle, quand on s'aime!

MARGUERITE.

Je t'ai revu, bonheur suprême!
Enfin! plus de tourment!

ROSE, *montrant le jeune couple à Jacques et à de Villiers*

Comme il l'adore!

DE VILLIERS.

Oui, n'est charmant.

JACQUES.

Moi, je t'aime tout simplement;
Mais peut-être mieux vaut cela,
(*A part.*) Et l'avenir le prouvera.

ENSEMBLE.

Moment d'absence... Ah! c'est vraiment
Un siècle quand on s'aime!
Mais au retour, bonheur suprême!
Enfin, plus de tourment!

(*Pendant le morceau, Jules a pris un plateau sur la cheminée et prépare à sa femme un verre d'eau sucrée; elle le boit et se lève à la fin du chœur.*)

MARGUERITE.

Nous voilà tous réunis, nous passerons la journée ensemble.

ROSE.

Cela nous arrive si rarement!

DE VILLIERS.

J'ai fait le sacrifice de toutes mes occupations.

MARGUERITE.

Et pour terminer gaiement cette fête de famille, nous irons ce soir au spectacle.

JACQUES.

Volontiers.

ROSE.

A quel théâtre?

JACQUES.

A l'Opéra.

DE VILLIERS.

On dit des merveilles de la nouvelle salle.

MARGUERITE.

Tu auras soin, mon ami, d'envoyer retenir une loge.

JULES.

Y songes-tu, confier une mission aussi délicate à l'intelligence bornée d'un domestique... mais rien n'est plus difficile que le choix d'une loge à l'Opéra; ce n'est pas tout de voir, il faut être vue, quand on est jolie comme toi, ma chère Marguerite.

MARGUERITE.

Jolie!... c'est pour toi seul que je veux l'être.

JULES.

Et puis c'est le lustre dont il faut rechercher l'éclat.

MARGUERITE.

La rampe dont il faut éviter le reflet.

JULES.

Le rang, le numéro, le voisinage, rien n'est indifférent; aussi, en pareil cas, je ne m'en rapporte qu'à moi-même.

JACQUES.

Diable!... c'est fort sage... je ne me serais jamais douté de l'importance d'une semblable mission, et je frémis vraiment en songeant avec quelle coupable imprévoyance j'ai maintes fois pris mes stalles de balcon.

MARGUERITE.

Tu vas donc encore me quitter, Jules?

JULES.

Il le faut, mais heureusement, le théâtre n'est qu'à deux pas. D'ailleurs, c'est pour toi, Marguerite... Et tiens, ce coupon de loge, je le rapporterai dans ce joli portefeuille que tu m'as donné ce matin. (*Il le montre.*)

DE VILLIERS.

Je t'accompagne, Jules, et en route... je te donnerai des renseignements officiels sur le spectacle de ce soir, je sais par cœur toutes les affiches.

JACQUES.

Et moi, je vais à la Bourse.

ROSE.

A la Bourse!

MARGUERITE, *bas à Rose.*

Pour l'anniversaire de votre mariage!

JULES.

Allons, au revoir, Marguerite. (*Il lui baise avec ivresse les mains à plusieurs reprises.*)

JACQUES, *embrassant Rose sur le front.*

Adieu, Rose.

JULES.

Encore! encore! au revoir!

JACQUES.

Venez donc, monsieur l'amoureux.

ROSE, *regardant Jules toujours empressé auprès de sa sœur.*

Quelle différence!

REPRISE DU CHOEUR chanté précédemment.

Air du *Dieu et la Bayadère.*

Moment d'absence... Ah! c'est, vraiment!
Un siècle quand on s'aime, etc.

Jules se retourne encore une fois, et jette un baiser à sa femme. Jacques sort en mettant en ordre ses papiers. De Villiers les suit.

SCÈNE V.

ROSE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mon Dieu! ma chère amie, qu'a donc ton mari?.. est-ce que vous êtes brouillés ensemble?

ROSE.

Mais non.

MARGUERITE.

Ah! tant mieux... j'avais cru... c'est qu'il t'a quittée avec une froideur... Est-ce qu'il est toujours ainsi?

ROSE.

A peu près.

MARGUERITE.

Comment! lorsqu'il s'en va?

ROSE.

Il m'embrasse.

MARGUERITE.

Comme tout à l'heure?

ROSE.

Comme tout à l'heure?

MARGUERITE.

Et il s'absente souvent?

ROSE.

Tous les jours; ne faut-il pas qu'il aille à la Bourse?

MARGUERITE.

Et il y reste?

ROSE.

Jusqu'à cinq heures.

MARGUERITE.

Et que fait-il alors?

ROSE.

Il passe dans ses bureaux.

MARGUERITE.

Et toi?

ROSE.

Je travaille en attendant l'heure du dîner.

MARGUERITE.

Et après?

ROSE.

Oh! après, c'est différent, nous nous promenons, quand il fait

Digitized by Google

beau, de temps en temps nous allons au spectacle ; quelquefois nous faisons des visites à des amis intimes, mais le plus souvent nous restons à la maison... mon mari me fait la lecture, ou je me mets au piano.

MARGUERITE.

Ah ! c'est là toute ta vie, ma pauvre Rose ?

ROSE.

Mais tu as toujours l'air d'être effrayée pour moi, et tu finiras par me faire peur.

MARGUERITE.

Comment, tu ne vas pas dans le monde ?

ROSE.

Bien peu.

MARGUERITE.

Ton mari ne te conduit pas dans les concerts, dans les bals?

ROSE.

Rarement : il prétend que dans le monde nous cherchons moins le plaisir qu'un moyen de briller; qu'un salon est un théâtre où toutes les femmes jouent le rôle de grande coquette, et qu'en rentrant dans leurs ménages, elles rapportent au fond du cœur l'enivrement du succès, ou la honte d'une défaite, sentiments également funestes au repos et au bonheur de leurs maris.

MARGUERITE.

Mais voilà d'affreux principes.

ROSE.

Ton mari ne pense donc pas ainsi ?

MARGUERITE.

Mon mari... mais il est glorieux de mes succès ; quand il me voit entourée, recherchée, il triomphe plus que moi, et son amour s'accroît de toute l'admiration des autres.

ROSE.

Ah ! en vérité ? je te félicite...

MARGUERITE.

C'est moi qui suis obligée de lui demander parfois comme une faveur, une soirée de repos loin du bruit et de l'éclat de toutes les fêtes... Il me l'accorde sans peine !... il aime tant à m'obéir... le seul but de sa vie est de me plaire, chaque jour ce sont de nouveaux présents, de nouvelles toilettes, de nouvelles preuves de sa tendresse... et son ingénieuse bonté ne me laisse pas le temps de former un désir. Ah ! nous sommes bien heureux !... bien heureux !...

ROSE, *lui serrant la main.*

Ma bonne sœur... tu ne saurais comprendre tout le plaisir que j'éprouve...

MARGUERITE.

Le plaisir ! de quel air tu dis cela?... Qu'as-tu donc, Rose ? O mon Dieu ! je devine... en te retraçant l'image de mon bonheur, je t'ai affligée peut-être... ta destinée ne ressemble pas tout à fait à la mienne.

ROSE, *souriant avec peine.*

Non pas tout à fait... C'est étrange... que se passe-t-il donc en moi? Je n'y avais jamais songé... mais depuis un instant, quand je compare nos deux ménages.

MARGUERITE.

Eh bien... tu te tais... et c'est toi à ton tour qui refuses de te confier à ta sœur... (*L'orchestre exécute en sourdine l'air de la Sœur des Anges, chanté par Rose et Marguerite au premier acte ; Marguerite serre avec affection la main de sa sœur.*)

ROSE, *dégageant doucement sa main de celle de Marguerite.*

Oh ! je suis injuste envers mon mari... Marguerite, n'en parlons plus, je te prie... j'ai quelques ordres à donner... je te laisse.

MARGUERITE.

Mais...

ROSE.

Tu me remplaceras un instant dans ce salon... N'es-tu pas chez toi?

MARGUERITE.

Ma sœur...

ROSE.

Et surtout, reviens de tes frayeurs ; ton amitié pour moi t'avait abusée... je ne souffre pas... je n'ose pas dire que mon bonheur soit égal au tien, Marguerite... mais qu'importe si je me trouve heureuse?... A tout à l'heure. (*Elle sort à gauche ; la musique cesse.*)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, *seule.*

Qu'importe si je me trouve heureuse?... Oh ! tout est clair pour moi !... la voilà comme j'étais il y a un an, cherchant à me cacher les chagrins qu'elle éprouve !... (*Après un instant de réflexion.*) Chagrins dont elle m'a préservée en les acceptant pour elle-même... Je ne l'oublierai pas... c'est moi, sans son généreux dévouement, moi qui serais aujourd'hui la femme de M. Jacques Perrin, et je le sens là, je souffrirais mille fois plus qu'elle ne souffre elle-même : car nos deux caractères ne se ressemblent pas ! (*Tressaillant.*) Oh ! Dieu ! supposer un instant, un seul que Jules puisse jamais en venir, je ne dirai pas à m'oublier, c'est impossible ! mais à n'avoir plus pour moi que l'amitié froide et insouciante de M. Jacques pour sa femme... Oh ! rien qu'à cette pensée, j'éprouve là un mouvement de douleur et de colère... Je suis folle !... est-ce que pour nous un pareil malheur peut jamais arriver? Non, jamais ! Ne songeons qu'à ma sœur, et veillons bien sans le lui dire sur le bonheur de son ménage.

SCÈNE VII

MARGUERITE, JULES, DE VILLIERS.

JULES, *rentrant avec de Villiers, et tenant à la main son portefeuille dont il tire un coupon de loge.*

Victoire ! victoire ! j'en tiens une...

DE VILLIERS.

Une loge excellente ! presque de face !

MARGUERITE, *prenant sa main et celle de son mari.*

Mon père !... mon ami...

TOUS DEUX.

Quoi donc ?

MARGUERITE.

Si vous saviez...

JULES.

Mais parle donc?

DE VILLIERS.

Tu m'effraies !

MARGUERITE.

Plus bas ! plus bas ! Il ne faut pas que ma sœur nous entende, c'est d'elle qu'il s'agit.

DE VILLIERS.

De Rose !... Eh bien?...

MARGUERITE.

Eh bien... Jules, j'ai peur que son ménage ne soit bien différent du nôtre !

JULES.

Je le crois... le secret de notre bonheur est dans un seul mot : nous sommes du même âge.

DE VILLIERS.

C'est vrai, c'est vrai... je l'ai toujours pensé... tandis que Jacques...

MARGUERITE.

N'avez-vous pas été témoins de son indifférence, de sa froideur ?... et moi... restée seule avec Rose... j'ai vu son émotion... j'ai cru surprendre une larme dans ses yeux... et tenez, rien que d'y penser... je suis encore toute tremblante.

DE VILLIERS.

Et moi donc !... Comment, elle a pleuré ! elle souffre peut-être !... et je l'ignorais !... et je ne fais rien, et je ne pense à rien ! du matin au soir je m'occupe de choses qui ne me regardent en aucune façon, tandis que ma fille...

JULES.

Mais voyons, calmons-nous... ces malheurs ne sont peut-être pas irréparables.

MARGUERITE.

Oh ! non, non, je l'espère encore... il faut parler à M. Jacques, lui faire comprendre...

DE VILLIERS.

Certainement... il n'a qu'à bien se tenir... quand il s'agit du bonheur de ma petite Rose.

MARGUERITE.

Très-bien !... vous lui parlerez, n'est-ce pas, mon père?

DE VILLIERS.

Moi ! je fais une réflexion... un père prendre parti pour sa fille contre son mari !... c'est bien délicat !... et puis, ce diable de Jacques... je ne sais pas comment cela se fait, quand il m'arrive de lui adresser quelques observations, il se trouve que c'est toujours moi qui ai tort.

JULES.

Tort !... en cherchant à ramener un mari qui néglige sa femme ! mais c'est une indignité qu'une conduite pareille... et que vous dira-t-il pour se justifier ? un mot, un seul suffira pour le confondre

DE VILLIERS.

C'est positif... et ce mot... c'est toi qui le prononceras.

JULES.

Digitized by Google

Moi!... je ne suis que son beau-frère!... et puis comme, Dieu merci, j'ai d'autres façons d'agir avec Marguerite...

MARGUERITE.

Je le crois bien... Pauvre Jules! ce n'est jamais dans notre ménage...

JULES.

Enfin, n'aurais-je pas l'air de me faire valoir, de me poser comme un modèle?

MARGUERITE.

C'est vrai, mon père.

JULES.

Toutes réflexions faites... il vaut mieux que ce soit... ma femme qui se charge de ce soin.

MARGUERITE.

Moi!

DE VILLIERS.

Au fait, c'est sa sœur.

MARGUERITE.

Et voilà justement pourquoi j'hésite à me mettre en avant... Monsieur Perrin ne manquerait pas de penser que Rose est venue se plaindre à moi... et puis, je me connais... je ne pourrais m'empêcher de parler avec trop de vivacité, de passion peut-être, cela ferait le plus mauvais effet, et ma sœur elle-même...

DE VILLIERS.

Cependant, il faut bien que quelqu'un porte la parole...

SCENE VIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *il paraît au fond, tenant sous le bras deux albums.*

Me voilà, mes chers parents, me voilà, j'arrive un peu tard.

TOUS, *ensemble.*

Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Mais je ne vous quitterai plus de toute la journée.

DE VILLIERS, *à lui-même en regardant Frédéric.*

C'est le ciel qui nous l'envoie.

FRÉDÉRIC, *s'approchant de Marguerite, et près de lui baiser la main, après s'être tourné vers Jules, comme pour lui demander la permission.*

C'est aujourd'hui, ma chère cousine, un bien heureux anniversaire! Et moi qui prends une part si vive à toutes les joies de la famille, moi qui sais que les affections du cœur ne vivent pas moins de souvenir que d'espérance, je me serais reproché comme un impardonnable oubli de manquer à cette touchante solennité.

DE VILLIERS, *à part.*

Décidément, voilà notre orateur, c'est le plus éloquent de la famille.

FRÉDÉRIC.

Mais d'abord que je dépose là ces deux albums... car j'ai gardé quelques uns de mes privilèges d'autrefois. (*Il va les poser sur un guéridon. De Villiers le suit sans parvenir à fixer son attention.*) C'est toujours moi qui vous tiens au courant des romances nouvelles et des gravures à la mode. Mon cher Jules, je t'ai réservé ce billet d'admission au club des hommes d'état stagiaires, dont j'ai l'honneur d'être président. (*Il lui remet le billet que Jules accepte avec empressement; puis, sur un geste un peu boudeur de sa femme, il le met dans sa poche. Frédéric s'adresse alors à de Villiers.*) Vous, bon papa...

DE VILLIERS.

Mon ami, il ne s'agit pas ici de diplomatie, ni de club, ni de romances... Tu vois un aïeul, une sœur et un beau-frère desespérés.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous? Et le motif?

DE VILLIERS.

Ta cousine Rose... ma pauvre petite-fille...

MARGUERITE.

Ma sœur...

FRÉDÉRIC.

Eh bien?

MARGUERITE.

Eh bien... elle n'est pas heureuse.

JULES.

Elle souffre.

DE VILLIERS.

Elle est... la plus infortunée des femmes.

FRÉDÉRIC.

Est-il possible. (*A part.*) Je l'avais prévu... Quarante ans!...

DE VILLIERS.

Et lorsque tu es entré, nous nous demandions lequel de nous se chargerait de ramener...

FRÉDÉRIC.

Le bonheur dans son ménage? Eh bien, me suis-je pas là, moi?...

DE VILLIERS.

C'est ce que je me disais.

JULES.

Toi, Frédéric?...

MARGUERITE.

Vous, mon cousin?...

FRÉDÉRIC.

Sans doute. (*A part.*) Ces consolations, me voilà dans ma spécialité. (*Haut, en marchant vers la porte à gauche.*) Je m'en charge, et sur-le-champ, je vais aller trouver ma cousine. (*Fausse sortie. Tout le monde l'arrête du geste.*)

DE VILLIERS.

Ta cousine, mais tu te trompes. Ce n'est pas elle... c'est lui...

FRÉDÉRIC.

Vous croyez...

TOUS.

Oui, c'est lui...

DE VILLIERS.

Air de *Masaniello.*

Jacques seul est ici coupable,
Et c'est lui qu'il faut couvertir.

FRÉDÉRIC.

Non, ma méthode est préférable,
Et saura bien mieux le punir.
Ainsi l'usage le réclame...
C'est toujours, sachez bien ceci,
C'est en s'adressant à la femme,
Que l'on corrige le mari.
Il faut s'adresser à la femme,
Pour bien corriger le mari.

DE VILLIERS.

Comment cela? je ne comprends pas...

FRÉDÉRIC.

C'est tout simple... Ne faut-il pas qu'avant tout je connaisse à fond le degré du mal, la source de la souffrance, les symptômes de la crise conjugale où se trouve le jeune ménage? et quel autre moyen que d'interroger adroitement ma cousine, de l'amener peu à peu, et sans quelle sans doute, à me livrer ses pensées les plus intimes, à me faire connaître tous les torts de son mari dans leurs moindres détails.

DE VILLIERS.

Il a raison.

FRÉDÉRIC.

Mais j'y songe, si elle nous voyait tous réunis, elle se douterait d'un complot, et tout serait perdu.

JULES.

C'est juste.

DE VILLIERS.

Il a toujours raison. Je te laisse.

JULES.

Et moi aussi. (*Ils sortent tous deux à droite.*)

MARGUERITE.

Et moi aussi... (*Elle s'arrête au moment de les suivre, et revenant à Frédéric.*) Mais je vous en supplie, mon cousin...

Air de la *Valse des Comédiens.*

Mettez un terme à mon impatience...
De Rose il faut apaiser la douleur.
Comptez toujours sur ma reconnaissance,
Si je vous dois le bonheur de ma sœur.

FRÉDÉRIC, *s'apercevant qu'il est seul avec elle, lui prend la main et lui dit à demi-voix.*

Mais vous aussi... pour elle si peureuse,
N'avez-vous pas quelques chagrins secrets?

MARGUERITE.

Aucun... Oh non!... que ma sœur soit heureuse,
Et le chagrin ne m'atteindra jamais.

FRÉDÉRIC, *parlant à part.*

Jamais!... c'est trop... c'est ravraisemblable.

JULES, *reparaissant sur le seuil de la porte du fond.*

Eh bien! Marguerite?

MARGUERITE.

Me voilà, mon ami, me voilà. (*Lui donnant la main, et se retournant encore vers Frédéric.*)

REPRISE DU REFRAIN ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Mais songez bien, etc.

FRÉDÉRIC.

Je suis touché de votre confiance.
Je connaîtrai le secret de votre cœur

J'espère enfin apaiser sa souffrance,
Car un cousin est un consolateur.

ICRES.

Mettez un terme à notre impatience, etc.

(*Marguerite sort avec Jules par la porte de droite.*)

SCENE IX

FRÉDÉRIC *seul, puis* ROSE.

FRÉDÉRIC, *les regardant sortir.*

Heureux époux !... Une année entière a passé sur leur mariage, et ils en sont encore au premier quartier de leur lune de miel ! Toujours au beau fixe ! c'est comme un défi qui m'est jeté par leur amour !... Ah ! je suis d'une colère !... (*Souriant en regardant vers la gauche.*) Allons, allons, contenons-nous... la lune de miel ne brille pas aussi long temps pour tous les ménages, et celui de Jacques... C'est qu'en vérité elle est toute charmante avec son petit air désolé... (*Ici rentre à gauche Rose, rêveuse; elle ne voit pas d'abord Frédéric qui continue à demi-voix en la considérant.*) Ma famille m'ordonne de sécher ses larmes... obéissons à la voix de ma famille.

ROSE, *à elle-même.*

Je ne sais ce qui se passe en moi; mais depuis cet entretien avec ma sœur, j'éprouve une tristesse...

FRÉDÉRIC, *s'approchant d'elle.*

Et moi aussi, ma cousine...

ROSE, *se reculant avec effroi.*

Ah ! Frédéric, vous étiez là !...

FRÉDÉRIC, *d'un air désolé.*

Pleurez, Rose, pleurez, ça soulage...

ROSE.

Mais je vous assure... (*A part.*) Est-ce que j'ai pleuré ?

FRÉDÉRIC.

Et je ne veux demande qu'une chose, c'est de me permettre de mêler mes larmes aux vôtres.

ROSE.

Comment ?

FRÉDÉRIC, *à part*

Un diplomate a toujours une larme à sa disposition.

ROSE.

Enfin m'expliquerez-vous...

FRÉDÉRIC.

Celui qui depuis un an amasse là, dans son cœur, des trésors d'affliction n'a-t-il pas le droit de consoler le malheur ?

ROSE.

Vous avez des chagrins ?...

FRÉDÉRIC.

Oui, ma cousine.

ROSE.

Vous que l'on cite partout pour votre gaieté !

FRÉDÉRIC.

Ma gaîté ? c'est justement pour cela, ma cousine... Je ne suis jamais si gai que dans mes plus grands accès de tristesse. Voyant que je ne pouvais pas triompher de mes chagrins, je me suis dit: Endormons-les, et je les ai conduits dans le monde, je les ai habillés à la dernière mode.

ROSE.

Vos chagrins !

FRÉDÉRIC, *s'attendrissant de plus en plus.*

Oui, ma cousine, je les ai fait danser, polker, jouer au lansquenet, je les ai fait galoper au bois... Vains efforts ! ils ont résisté à tous les sacrifices que je me suis imposés... Ah ! plaignez-moi, Rose, plaignez-moi, Vous voyez bien que je suis le plus malheureux de tous les hommes !

ROSE.

Mais... c'est une plaisanterie !

FRÉDÉRIC.

Non, ma cousine. Fatale modestie ! c'est toi qui m'as perdu ! Oui, la modestie, cette insigne duperie qu'on décore du nom de vertu ! Grâce à elle, j'ai fait il y a un an une faute impardonnable !...

ROSE.

Une folie !...

FRÉDÉRIC, *très-vite et très-chaudement jusqu'à la fin de la scène.*

Repoussé par votre sœur Marguerite, j'ai eu l'affreux courage de refuser à mon tour...

ROSE.

Qui donc ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! ne m'accusez pas... Si j'avais pu prévoir l'avenir... Avec quel empressement j'aurais suivi les conseils, accepté les offres de mon pauvre grand-père...

ROSE.

Comment ?...

FRÉDÉRIC.

Excellent homme... Lui seul avait raison, lui seul connaissait bien la femme qui pouvait décider du bonheur de toute ma vie !...

ROSE.

Mais que dites-vous là, et quelle était donc cette femme ?

FRÉDÉRIC.

C'était...

AIR : *Pauvre soldat.*

De qualités, de vertu, de candeur,
C'était le plus parfait modèle...
Et moi, honteux d'une telle faveur,
Je me jugeai par trop indigne d'elle.
Tant de bonheur, hélas ! m'épouvanta.
Quelle démence est trop souvent la nôtre !
Regret cruel que rien n'apaisera !
Je refusai, cousine, et ce jour-là,
Vous fûtes la femme d'un autre.

ROSE.

Moi !... C'était moi !... (*Ici, Jacques Perrin vient de rentrer au fond ; il pose sur un fauteuil son chapeau et ses gants. Il lève la tête et regarde sans affectation Rose et Frédéric.*)

FRÉDÉRIC, *à part, et sans le voir.*

Ah ! cousin Jacques, vous vous permettez de négliger un pareil trésor ! cousin Jacques, malheur à vous ! (*Revenant vivement à Rose.*) Et quand je vois aujourd'hui que mon sacrifice a été inutile; que vous aussi vous êtes malheureuse...

ROSE, *à elle-même.*

Malheureuse... tout le monde le dit...

FRÉDÉRIC.

Jugez de mes tourments, de mes regrets, des reproches que je m'adresse à moi-même... oui, ma chère cousine... Si jamais...

SCENE X.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *qui a descendu doucement la scène lui tend la main en souriant.*

Bonjour, mon cousin.

FRÉDÉRIC.

Hein !... c'est vous... enchanté...

ROSE.

Mon mari !...

FRÉDÉRIC.

Bonjour, mon cousin. (*Jacques après lui avoir serré la main, se rapproche lentement de sa femme qui s'est éloignée avec une sorte d'effroi. Frédéric dit à part en le suivant des yeux.*) A-t-il entendu ? Oh ! non, je ne le crois pas... ce sourire, ce flegme conjugal. Les maris n'entendent jamais.

JACQUES, *embrassant sa femme sur le front.*

Rose... Enfin me voilà de retour... il m'arrive si souvent d'être entraîné loin de toi plus que je ne le voudrais !... Mais tu sais bien qu'alors ce n'est pas pour moi que je travaille, pour moi que je songe à devenir plus riche et plus considéré... aussi, pour me redonner alors de la force et du courage, il me faut ton souvenir, et grâce au ciel, il ne me quitte pas.

ROSE.

Non... je vous crois...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Mon personnage devient assez embarrassant.

JACQUES.

Pour aujourd'hui du moins, je suis à toi, à nos amis... (*Il retient du geste Frédéric, qui allait s'éloigner.*) au bonheur !.. Les affaires sont terminées... Ah ! c'est à dire... je parle trop tôt... tiens, tu parcourras ces papiers.

ROSE.

Qu'est-ce donc ?

JACQUES.

Rien, des factures à acquitter, cela te regarde... n'est-ce pas toi qui ordonnes toutes nos dépenses ?...

ROSE.

Mais enfin...

JACQUES.

Tu sais, cette calèche que tu désirais tant ?...

ROSE.

Moi !

JACQUES.

Et qu'un jour ta sœur t'a conseillé de me demander...

Digitized by Google

ROSE.

Marguerite !

JACQUES.

Oh ! j'entends bien des choses que je n'ai pas l'air d'entendre.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Plaît-il ?... Est-ce pour moi qu'il dit cela ?... (*De nouveau il fait mine de vouloir sortir.*)

JACQUES, *le retenant.*

Cette calèche, nous l'essaierons ce soir, en famille. Vous en serez, mon cousin... Elle nous conduira tous à l'Opéra. Va le dire à ta sœur...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ces diables de banquiers ! ils ont pour lutter contre nous des arguments... Moi qui n'ai à offrir que des albums...

JACQUES, *rappelant sa femme qui s'éloigne.*

Ah ! j'oubliais... un instant encore, Rose, un instant. N'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire ?... Tiens, prends cette bague...

FRÉDÉRIC.

Pardon, mon cousin... je me retire.

JACQUES.

Non, non, restez, vous n'êtes pas de trop... un ami, un parent ! Oh ! je ne suis, moi, ni romanesque ni sentimental, et c'est une pensée toute positive, toute sérieuse que j'ai voulu attacher à ce petit présent... Cette bague, tu la porteras toujours, n'est-ce pas ?

ROSE.

Toujours !

JACQUES.

Et si parfois encore tu me vois préoccupé, inattentif auprès de toi, si parfois même je néglige de te répondre quand tu m'adresseras une parole...

ROSE.

Ah ! comme tantôt...

JACQUES.

Oui, comme tantôt... alors au lieu de t'irriter et de m'accuser tout bas... qui sait ? de me garder rancune pendant des heures entières... regarde cette bague ! Elle te dira que même au moment où tu ne peux me distraire de mes travaux, de mes réflexions, c'est encore à toi, toujours à toi que je songe... Et si de mon côté il me venait jamais un instant où je fusse assez malheureux pour douter de toi, de ton amour, alors...

ROSE, *elle étend la main et montre la bague.*

Alors...

JACQUES.

Oui, c'est cela, Rose, tu m'as compris...

FRÉDÉRIC, *à part, avec dépit.*

C'est joli, j'ai vu ça dans un opéra-comique.

JACQUES, *reprenant avec chaleur.*

Et sur-le-champ, je serai rassuré, et je me dirai que mes défiances, mes soupçons n'ont pas le sens commun... et que l'un de nous deux ne peut avoir une pensée, une seule qui ne soit pas celle de l'autre.

ROSE.

Oh ! je vous... Je te le jure, mon cher Jacques. (*Elle se jette dans ses bras, il l'embrasse sur le front, elle sort à droite.*)

SCÈNE XI.

JACQUES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Son cher Jacques !... Elle l'embrasse, elle l'adore à présent ! tout mon ouvrage est renversé.

JACQUES, *revenant auprès de lui.*

Pardon, mon cousin. Je vous ai fait assister à une petite scène du ménage, dont vous êtes tenté de rire, n'est-il pas vrai ?

FRÉDÉRIC.

Du tout... je n'en ai pas envie, parole d'honneur.

JACQUES.

A votre aise du reste .. avec l'âge vous ferez peut-être comme moi... peu à peu, nous en venons là, peu à peu, nous prenons au sérieux ce titre de mari qui nous a paru si ridicule tant que nous ne le portions pas nous-mêmes, et nous renfermons toute notre existence chez nous, dans la famille, dans le ménage... C'est peut-être absurde... mais vrai, mon cousin, on y trouve un bonheur dont autrefois je n'avais pas même l'idée. Parlons de vous, vous êtes toujours le plus élégant et le plus envié de nos jeunes gens à la mode.

FRÉDÉRIC.

Mon cousin...

JACQUES.

Contez-moi donc vos occupations, vos plaisirs, vos bonnes fortunes, vos soupers fins à la Maison d'or, aux Frères Provençaux, et les séances de votre Club des hommes d'état...

FRÉDÉRIC.

Stagiaires...

JACQUES.

Oui, c'est cela... réunion élégante et aristocratique... un cercle tout composé de demi-dieux... sans parler des déesses...

FRÉDÉRIC.

Plaît-il ?

JACQUES.

Théodora, la belle cantatrice, Juliette, la plus légère de nos sylphides, Augusta, la plus semillante des soubrettes...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah ! mon Dieu, il connaît le nom de tous nos collègues...

JACQUES.

Et Paquita Florès surtout, Paquita l'Andalouse... elle n'est ni comédienne, ni cantatrice, ni danseuse, mais...

FRÉDÉRIC, *avec fatuité.*

Mais elle appartient un peu à ces trois catégories par toutes leurs grâces et leurs adorables faiblesses.

JACQUES.

Paquita, la fringante amazone qui vous a préféré à tant de nobles rivaux, et qui partage avec vous, cravache en main, la présidence des hommes d'état.

FRÉDÉRIC.

Mais monsieur, d'où savez-vous ?...

JACQUES.

Est-ce que nous ne savons pas tout, à la Bourse ? Ah ! c'est un bel âge que le vôtre, un bon temps que celui où vous êtes encore !... J'ai passé par là, je n'étais pas comme vous un brillant séducteur...

FRÉDÉRIC.

Mon cousin...

JACQUES.

Un Richelieu...

FRÉDÉRIC.

Mon cousin...

JACQUES.

Un Lovelace...

FRÉDÉRIC

Mon cousin...

JACQUES.

Un homme habile à exploiter dans le monde, dans les ménages, toutes les faiblesses de ces dames et toutes les négligences de ces messieurs... Mais enfin, comme je n'avais pas toujours à la bouche le mot : Affaires, et que j'avais une sorte d'esprit de calcul qu'on peut appliquer à tout, je parvenais de loin à loin à obtenir quelques succès à peu près semblables aux vôtres.

FRÉDÉRIC.

Mon cousin... (*A part.*) Décidément, il se moque de moi.

JACQUES.

Je l'avouerai même... ma femme n'est pas là, elle n'en saura rien, et je puis compter sur votre discrétion... c'est aux femmes mariées que je m'adressais de préférence... c'est plus commode... On a bien moins de chagrins à prévoir... et les maris sont si faciles, si débonnaires, n'est-ce pas ?... Ah ! ah ! ah ! ces pauvres maris !

FRÉDÉRIC, *s'efforçant de rire.*

Certainement, ces pauvres maris.

JACQUES, *riant plus fort que lui, puis reprenant tout à coup le ton sérieux.*

Un jour, pourtant, il y en eut un dont je ne pus avoir aussi bon marché que de tous les autres... un homme bizarre, fantasque... d'une quarantaine d'années environ...

FRÉDÉRIC, *s'inclinant.*

Bel âge !...

JACQUES.

Qui vint me trouver et me dire : Un instant, mon ami, je ne suis pas un enfant !... je connais le monde, j'ai étudié le cœur humain dans le ménage des autres, et ce n'est pas au mien qu'il faut s'adresser pour y faire des études. Je n'ai pas peur de vous, et j'accepte la lutte... aux yeux de ma femme, je m'arrangerai de manière à vous faire tellement ridicule, qu'il vous devien tra impossible de lui adresser une parole, une seule, de la regarder, même... Et si je ne réussissais pas, ce qui me paraît difficile... Eh bien ! alors... (*Il fait un mouvement presque imperceptible de colère, puis s'arrête, et reprend en souriant de nouveau :*) Vous comprenez, mon cousin ?

FRÉDÉRIC.

Parfaitement.

JACQUES.

Certes, je ne suis pas un poltron, je n'ai jamais reculé devant un duel...

Digitized by Google

FRÉDÉRIC.

Ni moi non plus.

JACQUES, *d'un ton sérieux.*

Qui en doute?... (*Reprenant encore le ton de la plaisanterie.*) Mais il y avait dans le regard de ce maudit homme un tel air de conviction et d'assurance, que je ne me souciai pas de faire avec lui l'essai de ma bravoure. Je me persuadai que je n'avais chez lui aucune chance de succès, et je m'adressai ailleurs.

FRÉDÉRIC.

Ah! vous avez bien fait, mon cousin, j'en aurais fait autant à votre place.

JACQUES.

N'est-ce pas? j'étais sûr que vous seriez de mon avis. Je vais rejoindre ma femme... Au revoir, mon cousin. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, *seul, puis* DE VILLIERS.

FRÉDÉRIC.

Je suis exaspéré, furieux... c'est qu'il n'y a pas à dire, je suis battu!... il a raison, je n'ai plus ici aucune chance de succès... c'est le monde renversé!

AIR *de ces Postillons.*

Brûlant toujours d'impérissables flammes,
Nous verrons messieurs les maris
Nous souffler l'amour de leurs femmes...
Par elles ils seront chéris,
Idolâtrés... Tout va de mal en pis.
S'il faut qu'ainsi tout change sur la terre,
Que l'on renonce à tout fruit défendu,
Je ne veux plus être célibataire,
C'est un métier perdu.

DE VILLIERS, *reparaissant sur le seuil de la porte où Jacques vient de sortir; il semble transporté de joie, et vient serrer la main de Frédéric, en lui disant:*

Mon ami, mon cher petit-fils .. tu as fait un chef-d'œuvre.

FRÉDÉRIC.

Plaît-il?

DE VILLIERS.

Tu as parlé à la femme et au mari... et maintenant ils s'entendent à merveille.

FRÉDÉRIC.

Je le sais bien.

DE VILLIERS.

Rose est heureuse, très-heureuse. (*Lui montrant Jacques et Rose qui rentrent à droite, en se donnant le bras.*) Tiens, vois plutôt, et jouis de ton ouvrage!... Je fais plus à présent que t'aimer, je t'admire!

FRÉDÉRIC.

Merci. (*On entend la voix de Marguerite et celle de Jules dans la coulisse de gauche.*)

JULES.

Mais, ma chère amie, je t'assure...

MARGUERITE.

Mais, monsieur, je vous déclare...

JACQUES.

Hein!... qu'est-ce que c'est?

DE VILLIERS.

Oh! par là, je suis tranquille... Un ménage si bien assorti! (*Tous quatre remontent la scène; l'orchestre exécute en sourdine l'air qui doit terminer le deuxième acte; Marguerite et Jules entrent vivement à droite, sans faire attention aux autres personnages.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULES, MARGUERITE.

JULES.

Cependant, madame, il me semble...

MARGUERITE.

Non, monsieur...

JULES.

Que je puis aller demain sans aucun danger...

MARGUERITE.

Ni demain, ni jamais.

JULES.

Au cercle présidé par mon cousin.

MARGUERITE.

Jamais, vous dis-je.

TOUS.

Au cercle!

MARGUERITE.

Air :
Sortir sans votre femme!
Non, non, restez ici.

JULES.

Mais le club me réclame.

MARGUERITE.

Que m'importe ceci?

JULES.

J'en ai fait la promesse,
J'irai, je le prétends.

MARGUERITE.

Moi, je suis la maîtresse,
Et je vous le défends.

(*Tous les personnages descendent la scène et viennent se placer auprès d'eux pour essayer de les apaiser.*)

DE VILLIERS.

Eh bien, mes enfants, qu'avez-vous donc?

ROSE.

Une querelle!

JACQUES.

La première!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Il y a commencement à tout. (*Il se place entre Jules et Marguerite pendant le chœur suivant.*)

REPRISE DU MORCEAU. CHŒUR GÉNÉRAL.

ENSEMBLE.

MARGUERITE.

Non, monsieur, je réclame,
Sortir! Y songez-vous?
Cédez à votre femme...
C'est le lot d'un époux.

DE VILLIERS, JACQUES, ROSE *et* FRÉDÉRIC.

Pour elle, je réclame,
Cédez et croyez-nous!
Obéir à sa femme,
C'est le lot d'un époux.

JULES.

Jamais, jamais, madame.
Céder! Y songez-vous?
Résister à sa femme,
C'est le lot d'un époux.

(*Le morceau finit à peine, et la querelle est plus animée que jamais, lorsque la toile tombe.*)

ACTE III.

Un jardin à la campagne : à droite, au premier plan, un gros arbre au pied duquel est un banc de jardin, entouré de buissons de roses, auxquelles sont mêlées plusieurs touffes de marguerites. Au premier plan, de l'autre côté, une petite plate-bande également garnie de marguerites et de roses; au deuxième plan, l'entrée d'un petit pavillon auquel on arrive par deux ou trois degrés.

SCÈNE I.

FRÉDÉRIC, MARGUERITE. (*Au lever du rideau, Marguerite est assise dans le bosquet à droite; elle tient à la main un livre dont la lecture semble l'occuper profondément. Frédéric paraît au fond à gauche, et ne voit pas d'abord Marguerite; il tient un portefeuille qu'il examine avec attention.*)

FRÉDÉRIC.

C'est cela, c'est bien cela... Je ne puis m'abuser... ce portefeuille, c'est le sien, et ce chiffre a été brodé par sa femme... Ah! la voici... (*Il a descendu la scène, et se trouve auprès du bosquet où Marguerite est toujours absorbée par sa lecture.*) Elle lit le roman que je lui ai prêté... à merveille!... (*Il serre vivement le porte-feuille dans sa poche, se rapproche encore et sur la pointe du pied de Marguerite, puis continue de se parler à demi-voix.*) Ce livre excellent!... et qui traite des passions féminines et de la fidélité conjugale avec un entrain, une audace... enfin, un livre très-avancé... C'est une femme qui l'a écrit...

MARGUERITE, *lisant.*

« La pauvre Caroline, en l'absence de son époux, versait des » larmes amères, que parfois avait surprises la tendresse inquiète » nieuse et persévérante du marquis de Bléville... Observant en » silence toutes les agitations de ce cœur si cruellement déchiré, » il souffrait comme elle-même et plus qu'elle-même...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Bravo! c'est parfait!

MARGUERITE, *lisant encore*

« Caroline n'était que trop éclairée sur les torts de son époux,

Digitized by Google

» bien que le marquis fût à ce sujet d'une discrétion impénétrable; mais les femmes devinent tout... Elles ont une finesse d'instinct, une sûreté de prévision qui les ont bientôt mises sur la voie de ce qu'on veut leur cacher. Alors, elles souffrent longtemps sans se plaindre, et sans songer à la vengeance.... mais un jour la patience s'épuise, la douleur fait place à la colère, et... (*En lisant ces dernières lignes, elle a paru de plus en plus émue; elle se lève vivement, laisse tomber son livre sur le banc de gazon, et pousse un cri de frayeur en se trouvant face à face avec Frédéric.*) Ah!

FRÉDÉRIC, *s'inclinant légèrement et souriant.*

Cette lecture vous a vivement intéressée, ma chère cousine?

MARGUERITE.

Mon Dieu! tous les romans d'aujourd'hui se ressemblent. On y trouve toujours un époux frivole, léger, inconstant, et la contre-partie obligée, une femme méconnue, négligée et malheureuse.

FRÉDÉRIC.

Quand on fait un tableau de mœurs, il faut bien peindre le monde tel qu'il est.

MARGUERITE.

Pourquoi pas tel qu'il devrait être?

FRÉDÉRIC.

Ce serait trop invraisemblable.

MARGUERITE.

Vous avez peut-être raison... De même qu'en peinture, il est des nuances que le pinceau le plus habile ne saurait rendre, de même, en fait de passions, il est des sentiments qui échappent à la plume la plus exercée.

FRÉDÉRIC.

Les arts ont leurs limites. (*Allant prendre le livre sur le banc.*) Si vous le voulez bien, ma cousine, nous allons reprendre ensemble...

MARGUERITE.

Non, non, je vous en prie, Frédéric, rentrons au salon.

FRÉDÉRIC.

Eh quoi! déjà? La matinée est si belle, la nature si riante!... Appuyez-vous sur mon bras, et venez dans ces vertes allées du parc contempler avec moi toutes ces merveilles.

MARGUERITE.

Je vous laisse à votre extase.

FRÉDÉRIC.

Peut-on regarder seul?...

MARGUERITE.

Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

L'admiration est un supplice quand on ne peut en faire partager les élans à une noble et poétique intelligence.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE VILLIERS.

DE VILLIERS, *qui vient de paraître sur les degrés du pavillon, et qui a entendu ces derniers mots.*

Il a raison... Ça produit toujours cet effet-là... Quand on est étonné, surpris, émerveillé, on éprouve le besoin de communiquer ses émotions, et puis, quand on n'a pas parfaitement saisi, en expliquant la chose à une autre personne, on finit par comprendre tout à fait.

FRÉDÉRIC, *cajolant le vieillard.*

Vous le voyez, M. le baron est de mon avis.

DE VILLIERS.

Certainement, mon garçon; et je suis prêt à vous accompagner dans votre promenade.

FRÉDÉRIC, *d'un air de dépit.*

Ah! je suis ravi!...

DE VILLIERS.

Quoiqu'en vérité, en fait de belle nature, ce que j'admire le plus, c'est le boulevard des Italiens et la place de la Concorde.

FRÉDÉRIC.

La nature éclairée au gaz... je comprends...

DE VILLIERS, *regardant attentivement Marguerite.*

Eh bien! ma fille, qu'as-tu donc?... Depuis un certain temps, tu te donnes beaucoup de peine pour me cacher tes inquiétudes; c'est inutile, mon enfant, j'ai tout vu...

MARGUERITE.

Tout?

FRÉDÉRIC.

Ah bah!

MARGUERITE, *à part.*

Pauvre père!

DE VILLIERS.

Et tu me permettras de te le dire, tu n'es pas raisonnable. Tu ne rends pas justice à ton mari, qui t'aime toujours, et qui s'occupe toujours de toi.

MARGUERITE.

Ah! vous croyez?

DE VILLIERS.

J'en suis sûr...

MARGUERITE.

Mais... s'il est vrai qu'il m'aime encor, mon père, pourquoi...

DE VILLIERS.

Je sais... j'ai deviné ta question... Pourquoi n'est-il pas là pour te répondre et se justifier lui-même?... Eh bien! Marguerite, vois combien la passion peut nous égarer!... Dans ce moment, s'il est absent, c'est à cause de toi, c'est pour t'épargner de grands chagrins... Il est à la recherche...

MARGUERITE.

De quoi donc?...

DE VILLIERS.

Oh! je m'étais bien promis de ne pas t'en dire un mot, car il paraît attacher une extrême importance à ce que tu l'ignores toujours... Mais, ma foi, quand je te vois l'accuser et douter de son amour, de deux maux je préfère le moindre, et je n'ai plus la force de te cacher la vérité...

MARGUERITE *et* FRÉDÉRIC, *ensemble.*

La vérité!...

DE VILLIERS.

J'ai entendu ce pauvre Jules se plaindre à son valet-de-chambre de la perte d'un porte-feuille.

TOUS DEUX.

Un porte-feuille!

DE VILLIERS.

Celui que tu as brodé pour lui, tu sais bien, et qui renfermait un certain nombre de billets.

TOUS DEUX.

Des billets!... (*Frédéric tire doucement le porte-feuille de sa poche.*)

DE VILLIERS.

Des billets de banque, je suppose, des valeurs considérables... car il était d'une désolation, d'une frayeur, lui qui n'est pas intéressé cependant... Il perdait la tête... et, surtout, il prononçait ton nom.. Je te dis que c'est pour toi seule qu'il s'afflige...

MARGUERITE.

Pour moi!... (*Pendant ces lignes, Frédéric a ouvert le porte-feuille, et regarde les papiers qu'il renferme.*)

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu!...

DE VILLIERS.

Qu'est-ce donc?...

MARGUERITE.

Qu'avez-vous?

FRÉDÉRIC.

Moi? rien... (*A part.*) Paquita!... c'est l'écriture de Paquita!

DE VILLIERS.

Eh bien!... Il me semble que maintenant encore...

FRÉDÉRIC.

Rien, vous dis-je... un peu d'émotion toute naturelle en apprenant que vous tremblez pour la fortune de ma cousine. Mais peut-être, après tout, vous vous êtes alarmé trop facilement, et ce porte-feuille...

DE VILMENS.

Tenez... j'ai cru toute ma vie à mes pressentiments... j'espère qu'on le retrouvera... D'abord, je m'en occupe... Enfin, je retrouverai pour toi, mon enfant, l'activité dévorante de ma première jeunesse, et je la consacrerai à la recherche de ce malheureux porte-feuille. Je serais si heureux de le remettre dans tes mains, ma chère Marguerite.

FRÉDÉRIC.

Dans ses mains!

DE VILLIERS.

Et tu pourrais à ton tour lui faire cette agréable surprise, à lui, quand il sera de retour de Paris.

MARGUERITE, *tristement.*

Ah! quand il sera de retour!...

FRÉDÉRIC, *à lui-même.*

Dans ses mains!... pourquoi pas? des lettres de Paquita!

DE VILLIERS, *qui a prêté l'oreille vers la droite.*

Une voiture s'arrête à la grille!... C'est lui sans doute, c'est Jules.

MARGUERITE.

Enfin!

FRÉDÉRIC, *à part, avec colère.*

Je vais lui parler.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Mais non... ce n'est pas lui!

DE VILLIERS.

Mon ami Jacques... et sa femme.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Diable! Une visite dont je me serais fort bien passé. (*Pendant cet à parté, Marguerite et de Villiers ont été au devant de Jacques et de Rose.*)

SCÈNE III.

DE VILLIERS, PERRIN, ROSE, MARGUERITE *et* FRÉDÉRIC.

DE VILLIERS, *courant à la rencontre de Rose.*

Rose! ma fille!

ROSE.

Mon bon père!... ma sœur!...

MARGUERITE.

Qu'il y a longtemps que je ne t'avais vue.

JACQUES.

Eh!... c'est le cousin Frédéric... Je m'attendais à vous voir... Je le disais à ma femme pendant la route, n'est-ce pas, Rose?

ROSE.

C'est vrai.

FRÉDÉRIC, *d'un air inquiet.*

Mais qui pouvait vous faire supposer?

JACQUES.

Rien... je vous connais... je sais l'attachement tout particulier que vous portez à vos parentes... pour ma part, j'en ai eu des preuves positives... Aussi la sincérité de ma reconnaissance égale-t-elle la franchise de votre dévouement.

DE VILLIERS.

A la bonne heure, il n'est pas ingrat... il y a plaisir à l'obliger... (*A Rose.*) Mais tourne-toi donc un peu, mon enfant, que je te regarde... toujours fraîche et jolie...

JACQUES.

Un peu fatiguée par le voyage.

ROSE.

Mais vous me verrez ce soir, mon père.

DE VILLIERS.

Jacques, c'est au mari qu'il faut savoir gré des belles couleurs de sa femme, et je suis content de vous.... mes préventions étaient injustes, et j'en suis guéri pour jamais...

JACQUES et ROSE.

Vos préventions!

DE VILLIERS.

Certainement... malgré toute notre amitié, toute sa confiance que j'avais en vous, ce n'est pas sans frayeur que j'ai vu il y a dix-huit mois ma chère petite Rose vous choisir pour époux... J'avais tort, mais enfin, j'étais père et je tremblais pour ma fille, je me disais : Elle est bien jeune, et... à quoi peut-on s'attendre, je vous le demande, en voyant le printemps épouser l'automne?

JACQUES.

A quoi? parbleu! à l'été qui a sa place toute naturelle entre ces deux saisons.

DE VILLIERS.

C'est vrai, au fait, je n'y avais pas pensé.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Il appelle cela l'été... Quel orgueil!

JACQUES.

Dieu me garde de médire de la jeunesse et de la décrier à l'instant où elle m'échappe! Mais en conscience, sans la dédaigner, je ne la regrette pas, et si je rends justice à tout ce qu'elle a de bon, de noble et de généreux jusque dans ses illusions les plus folles, je trouve que l'âge qui lui succède a bien aussi sa part de vertus et de bonheur. La fièvre s'est apaisée, la raison est venue, mais sans être encore bien grave et bien austère, on a tout à la fois les leçons du passé, la réalité du présent et les espérances de l'avenir. On s'arrête alors, et qu'une femme belle et sage vienne s'offrir à vos regards, qu'elle se donne à vous sans retour... on est enchaîné pour la vie... Souvent les poètes ont chanté les ineffables joies d'un premier amour, mais je le sens là... rien ne peut égaler la force calme et réfléchie d'une dernière affection.

FRÉDÉRIC.

Vous me permettrez, mon cher cousin, d'attendre une dizaine d'années pour vous donner mon avis sur cette question.

JACQUES.

C'est inutile... vous le savez, en amour comme à la guerre, les années de campagne comptent double... (*Bas.*) Surtout lorsqu'elles sont malheureuses.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuses! Patience!

JACQUES.

Mais je suis là à vous faire l'apologie de l'âge mûr, et je ne m'aperçois pas que nous gênons ces dames qui ont sans doute bien des choses à se dire... C'est tout naturel, deux sœurs qui ne se sont pas vues depuis quelques mois.

DE VILLIERS.

Il a raison, nous vous laissons.

JACQUES.

Allons, mon cher Frédéric, il est des circonstances où un cousin même est de trop.

FRÉDÉRIC.

Je suis à vous... (*A part.*) Je lirai ces billets avant de prendre une résolution.

DE VILLIERS, *à Jacques.*

Venez, mon ami; vous aussi, vous nous aiderez peut-être à retrouver...

JACQUES.

Quoi donc?

DE VILLIERS.

Je vous conterai cela...

AIR *de Robin des bois.*

Oui, je puis vous faire connaître
Ce qui cause ici nos tourments,
Et puis, le ciel m'inspirera peut-être,
Pour le bonheur de mes petits enfants.

(*Jacques s'est un instant détaché de de Villiers, il va embrasser sa femme sur le front.*)

FRÉDÉRIC.

Où va-t-il donc? Ah bah! surprise extrême!

DE VILLIERS.

Il l'aime encor avec la même ardeur.

MARGUERITE, *à part.*

Ah! lui, du moins, il est toujours le même,
Et je n'ai plus à trembler pour ma sœur.

ENSEMBLE.

DE VILLIERS.

Venez donc, vous allez connaître
Ce qui cause, etc.

JACQUES.

Me voilà... Faites-moi connaître
Ce qui cause ici vos tourments,
Et puis, le ciel vous guidera peut-être,
Pour le bonheur de vos petits-enfants.

FRÉDÉRIC.

A l'instant faites-lui connaître
Ce qui cause, etc.

MARGUERITE.

Mon pauvre père! Il croit connaître
Ce qui cause tous mes tourments.
Enfin, le ciel l'inspirera peut-être,
Pour le bonheur de ses petits-enfants.

ROSE.

Que va-t-il lui faire connaître!
Et qui peut causer ses tourments!
Enfin, le ciel, etc.

(*Sortie de de Villiers, Jacques et Frédéric.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, ROSE.

MARGUERITE.

Que tu es aimable d'avoir songé, le jour même de ton retour après un si long voyage, à venir visiter ta sœur dans sa solitude.

ROSE.

Ce devait-être ma première pensée... Et pourtant, je ne puis en conscience accepter tes remerciements... c'est mon mari qui les mérite.

MARGUERITE.

Ton mari!

ROSE.

Il a voulu me procurer le plus grand plaisir que je puisse goûter, celui de te revoir, de t'embrasser.

MARGUERITE.

Ce bon frère!

ROSE.

Si tu savais comme il me gâte et comme nous nous aimons!

MARGUERITE.

Cependant, je t'ai vue l'année dernière...

ROSE.

C'est vrai... La première année de mon mariage... Il y a tant d'exigence dans le cœur d'une femme, on a beau aimer son mari, vois-tu? ça n'empêche pas de regarder autour de soi et de faire

Digitized by Google

des comparaisons... et je l'avouerai, plus d'une fois alors... en voyant ton ménage, il m'est arrivé d'avoir des doutes, des inquiétudes pour le mien, et même un jour j'ai été sur le point de me repentir... mais cela n'a pas duré longtemps, grâce au ciel!... et tiens! cette bague qu'il m'a donnée, ce jour-là, et qui devait être pour nous un signe de réconciliation si nous cessions parfois de nous entendre... cette bague je l'ai gardée comme le gage d'un amour sans réserve, éternel... mais jusqu'à présent nous n'avons pas eu besoin de recourir à ce talisman pour nous reconcilier... Jamais de querelles! toujours d'accord! toujours! J'ai repris, enfin, et pour la vie, toutes mes convictions d'autrefois... toute la croyance que j'avais, enfant encore, dans le cœur de Jacques, dans son affection si franche, si dévouée... croyance que je ne parvenais pas toujours à te faire partager... Marguerite?... te la rappelles-tu?...

MARGUERITE.

Je n'oublie rien.

ROSE.

Air du Nid d'oiseau. (Clapisson.)

Ma sœur craignait de devenir sa femme...
Je dis, prenant pitié des frayeurs de ton âme:
Ce grand malheur, pour moi je le réclame;
Sans hésiter je suis prête à subir,
Souriante et joyeuse,
Cet affreux avenir.
Ne me plaignez pas tant, car j'ai la main heureuse...
Et ce rêve d'enfant, je l'ai vu s'accomplir.

Oh! non, ma sœur, tu n'as plus à te chagriner pour moi maintenant... et je n'ai rien à t'envier, quelque grand que puisse être ton bonheur.

MARGUERITE.

Mon bonheur!... tu as raison, je suis.... je suis bien heureuse!...

ROSE.

Des larmes! ô ciel!...

MARGUERITE.

Oui, je pleure.... oui, j'avais besoin de te revoir, Rose; ces larmes m'étouffaient, et dans tes bras je puis enfin les répandre.

ROSE.

Mon Dieu! mon Dieu! que me dis-tu là!... moi qui venais ici toute joyeuse... Mais notre père...

MARGUERITE.

Il ne sait rien... devant lui j'ai encore la force de sourire... je le trompe... il le faut bien... A lui, toujours la moitié de tes bonheurs... mais moi, je n'ai plus rien à lui faire partager; tu es la seule personne au monde à qui je puisse dire toutes mes douleurs, toutes mes souffrances...

ROSE.

Eh bien... eh bien, oui, tu me diras tout, tu me confieras tout, ma chère Marguerite... et tes chagrins, je les apaiserai, je te prouverai que tu t'abuses à ton tour.

MARGUERITE.

Je m'abuse!

ROSE.

Tu sais comme parfois nous sommes ingénieuses à nous tourmenter nous-mêmes, tu sais comme tu tremblais pour moi, il y a six mois encore...

MARGUERITE.

Air précédent.

Oui, je tremblais... Mais quelle différence!

ROSE.

Pourtant, nous accusions Jacques d'indifférence,
Et malgré moi je perdis confiance,
Combien alors il me fallut souffrir!

MARGUERITE.

Eh bien! cette misère,
Dont ton cœur dut frémir...

ROSE.

Grâce au ciel, ne n'était qu'un rêve, une chimère!...

MARGUERITE.

Ce rêve... c'est pour moi qu'il devait s'accomplir.

ROSE.

Pour toi, Marguerite.

MARGUERITE.

Oui... pour moi seule... ici, tout est réel, trop réel... je te plaignais parce que ton mari s'absentait quelques heures de la journée, et pour des affaires importantes, pour ajouter encore à force de travail au bien-être, à la prospérité dont il entourait ta vie... mon mari à moi, mon mari est éloigné des journées entières... Par sa volonté, je vis à la campagne, et lui à Paris... toujours, toujours à Paris... Pourquoi? je l'ignore; ses affaires, il n'y a jamais pensé... sa fortune... il ne songe qu'à la dissiper, à la perdre, avec de faux amis, ou peut-être...

ROSE.

Ah! ma sœur!

MARGUERITE.

Pas un motif honorable, pas un prétexte même dont il puisse couvrir la cruauté de son abandon... et si parfois un instant, un seul, il se retrouve en ma présence, si du regard j'ose me plaindre et l'interroger, il me répond que les hommes ont des devoirs à remplir qui les éloignent de leur ménage, que le cercle... oui, c'est cela... c'est là son éternelle excuse... le cercle le réclame, l'entraîne loin de moi, et les occupations que le cercle lui donne absorbent tous les instants de sa vie.

ROSE.

Le cercle! ô mon Dieu... c'est un fléau que je n'ai jamais connu par moi-même... mais il paraît qu'il est épidémique; oui, c'est là maladie à la mode pour les maris, c'est l'ennemi le plus implacable des épouses... et si de loin à loin je rencontre dans le monde quelque mauvais ménage, je suis toujours sûre d'apprendre que le mari va au cercle.

MARGUERITE.

Et c'est ainsi que devaient se réaliser de si belles espérances! tant de serments d'amour et de tendresse... Oh! maintenant, vois-tu... tout est fini pour moi.. il ne m'aime plus... il ne m'aime plus... te dis-je. . et moi... j'en mourrai.

On entend au dehors la voix de de Villiers.

Ma fille... mon enfant, ma chère Marguerite!

MARGUERITE.

Mon père!

ROSE.

Je t'en supplie....

MARGUERITE.

Oui, je te comprends, souriro encore!... il le faut! tu verras que j'en ai le courage.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DE VILLIERS.

DE VILLIERS, *entrant un peu essoufflé, et transporté de joie.*

Enfin... te voilà... si tu savais comme je suis heureux! figure-toi...

MARGUERITE *et* ROSE, *ensemble.*

Parlez, parlez, mon père.

DE VILLIERS.

Eh bien, mes chères petites-filles, le bien vient en dormant, je l'ai éprouvé toute ma vie... Je m'endors à l'instant dans le kiosque, où Frédéric et moi nous venions de conduire ce cher Jacques, et le moment d'après. . au réveil, quand je ne songe plus qu'à presser le pas pour les rejoindre, je suis forcé de m'arrêter et de me baisser malgré moi pour ramasser ce qui avait été pour moi pendant quatre jours l'objet des recherches les plus minutieuses et les plus inutiles.. ce portefeuille...

MARGUERITE, *vivement.*

Donnez, donnez, mon père.

ROSE.

Ce portefeuille! Marguerite... explique-moi...

MARGUERITE. *Elle ouvre le portefeuille, parcourt les papiers, et pousse un cri de douleur et d'indignation.*

Ah! (*Mouvement d'effroi des deux autres personnages.*)

DE VILLIERS.

Qu'as-tu donc?

ROSE.

Ma sœur!

DE VILLIERS.

Tu m'effrayes... ce cri...

ROSE, *bas, en fuit montrant de Villiers.*

Ma pauvre sœur, pitié, pitié pour lui!

MARGUERITE.

Mon père... ce cri... c'était de la joie, du bonheur... oui, vous nous rapportez une fortune... oui, ces billets... je comprends le chagrin qu'il éprouvait à les avoir perdus; il devait être égal au transport de bonheur que je ressens, moi, quand vous venez de me les rendre.

DE VILLIERS.

Ah! j'avais besoin d'être rassuré par toi, ma chère Marguerite; tu m'as fait une peur... et il faut en vérité que toutes les émotions se ressemblent... cet excès du to joie... je l'avais pris... mon

Digitized by Google

Dieu : mon Dieu! qu'il y a de faiblesse dans la tête d'un vieillard.

ROSE *et* MARGUERITE, *s'empressant autour de lui.*

Mon père!... mon bon père! revenez à vous. (*Elles le font asseoir au pied de l'arbre.*)

DE VILLIERS.

Je reviens, je reviens, ce ne sera rien, grâce à Dieu, qui m'a fait réussir et qui a bien voulu qu'à mon âge, je puisse encore faire un peu de bien, donner un peu de bonheur à mes chers enfants. (*Se retournant vers la droite.*) Mais écoutez... le voilà, c'est lui

ROSE.

Monsieur de Saint-Yves.

MARGUERITE.

Mon mari...

DE VILLIERS.

Laissez-moi faire! laissez-moi lui annoncer cette heureuse nouvelle.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULES.

JULES, *entrant vivement par le fond à droite, et se parlant à lui-même sans voir les autres personnages.*

Personne, personne chez elle!... Elle est partie!... et les laquais que je pressais de mes questions souriaient en me répondant avec une insolence...

MARGUERITE, *cherchant à entendre.*

Que dit-il?

DE VILLIERS.

Toujours son inquiétude... à moi de la dissiper... Rassure-toi, mon cher petit-fils.

JULES.

Monsieur de Villiers!

DE VILLIERS.

Tout est retrouvé.

JULES.

Quoi donc? Ah! ma femme... Rose! comme elles me regardent!

DE VILLIERS.

Je te dis, mon ami, qu'il faut te réjouir avec nous, que j'ai retrouvé ton portefeuille.

JULES.

Mon portefeuille!

DE VILLIERS.

Et que je l'ai remis à ta femme.

JULES.

A ma femme?

MARGUERITE, *s'avançant.*

Oui, monsieur, le voilà...

JULES.

Le voilà!

MARGUERITE.

J'ai vu, de mes yeux vu tout ce qu'il renferme, et je vous le dis avec mon père, rassurez-vous, vous n'avez rien perdu.

JULES.

Grand Dieu!

DE VILLIERS.

Je vous laisse... mais à présent, mon cher Jules, que nous voilà tous rassurés... j'espère que tu ne quitteras plus ta femme, et que tu resteras comme autrefois, toujours, toujours auprès d'elle. (*Mouvement des trois personnages; Rose retient toujours sa sœur qui est près d'éclater.*)

DEVILLIERS, *placé entre le mari et la femme.*

AIR : *Berce, berce, bonne grand'mère.*

De la paix il me fait un gage,
Devant moi, trop heureux époux,
Et sans attendre davantage,
Si vous m'aimez, embrassez-vous.

MARGUERITE, *à part.*

Ciel!...

ROSE, *bas.*

Il le faut. Par un pieux mensonge,
Épargne-lui bien tant de douleurs, hélas!
Pauvre grand-père!... Il est heureux en songe...
Ma bonne sœur, ne le réveille pas....

(*Marguerite, l'œil fixe et tressaillant de colère, tend la main à son mari qui l'embrasse. De Villiers sort transporté de joie, en chantant avec Rose et les autres personnages la reprise de l'air précédent pendant que Jules et Marguerite gardent un silence glacial.*)

ENSEMBLE.

DE VILLIERS.

Enfants, en baiser vous engage.
Faites la paix, heureux époux,
Désormais repoir et courage,
Je n'ai plus de frayeur pour vous.

ROSE, *bas à sa sœur.*

Prends encore un peu de courage!
Il n'est plus de bonheur pour nous,
Mais nous souffrirons davantage,
S'il devait souffrir avec nous.

De Villiers sort par la gauche.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* DE VILLIERS. (*Moment de silence des trois personnages jusqu'à l'instant où de Villiers disparaît.*

MARGUERITE.

Enfin!... nous sommes seuls... je ne suis plus forcée de me contraindre... je puis vous dire combien je vous hais et vous méprise.

ROSE.

Marguerite!

JULES.

Du mépris... de la haine... ces paroles...

MARGUERITE.

Oh! quand je pourrais en trouver de plus fortes encore, elles suffiraient à peine pour vous bien exprimer tout ce que j'éprouve. (*Pleurant.*) Tiens, ma sœur, la voilà cette fortune, les voilà ces billets que mon père était si heureux de remettre dans mes mains. Ils sont signés Paquita Florès.

ROSE.

Paquita!

MARGUERITE.

Des lettres d'amour de je ne sais quelle femme à laquelle j'étais sacrifiée. Ah! j'aurais tout pardonné, hors un pareil outrage. Retournez, monsieur, retournez auprès d'elle.

AIR *de Ténare.*

Je ne veux pas, quand vous brisez ma vie,
Vous retenir encor un seul instant.
Non, votre vue, autrefois si chérie,
Est désormais mon plus cruel tourment.
Ah! tout mon cœur se révolte, et m'entraîne
Bien loin de vous... Monsieur, c'est sans retour,
Et je sens là que l'ardeur de ma haine
Surpassera celle de mon amour.
La haine en moi surpassera l'amour.

ROSE.

Ma sœur, par pitié...

JULES.

Marguerite, au nom du ciel...

MARGUERITE.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, je ne veux rien entendre! Entre nous, c'est une séparation éternelle.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *puis* JACQUES.

FRÉDÉRIC, *qui paraît au fond à gauche.*

Une séparation!

MARGUERITE.

Viens... viens, Rose, tu vois enfin, tu vois combien je suis malheureuse... ma bonne sœur, ne m'abandonne pas; vous, monsieur, je vous défends de me suivre.

JACQUES, *vers le fond du théâtre, et qui vient de paraître à son tour, du côté opposé à celui où se trouve Frédéric.*

Qu'entends-je?

MARGUERITE.

AIR *des Huguenots.*

C'en est fait! cet outrage
A jamais me dégage;
Après un tel outrage,
Ne suivez point mes pas.

ROSE, *à part.*

Pour calmer sa douleur, sa colère,
Prête-moi du courage, ô ma mère!

ENSEMBLE.

ROSE.

Pauvre sœur, je le dois, je m'attache à tes pas,
Au jour de ton malheur je ne te quitte pas.

MARGUERITE.

Non, monsieur, c'en est fait, ne suivez point mes pas.
Non, ce cœur offensé ne pardonnera pas.

JULES.

Tu daigneras enfin me pardonner, hélas!
Oui, pour t'en supplier, je m'attache à tes pas.

(*En achevant le morceau précédent, Marguerite, Rose et Jules rentrent dans le pavillon. Jacques, pendant le mouvement, a descendu la scène et se trouve à l'extrême droite.*)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

JACQUES, FRÉDÉRIC.

JACQUES, *les suivant des yeux.*

Un orage, et des plus violents, d'où vient-il? (*Il se détourne.*) Ah! j'y suis, j'aperçois un nuage. (*Il regarde Frédéric qui cueille tranquillement dans la plate-bande placée à gauche, des roses et des marguerites.*)

FRÉDÉRIC, *l'apercevant à son tour.*

Le cousin Jacques!

JACQUES.

Mon Dieu! que de fleurs! mais c'est un véritable massacre!... Vous autres conquérants, vous ne savez que détruire...

FRÉDÉRIC.

Beau conquérant, vraiment! de simples et innocentes fleurs!

JACQUES.

Innocentes! c'est encore là une de ces réputations usurpées...

FRÉDÉRIC.

Cette plaisanterie.

JACQUES.

Rien n'est plus sérieux: profitant de l'erreur vulgaire qui les classe au nombre des choses sans conséquence, les fleurs ont accès partout; elles pénètrent dans les salons, elles se glissent dans les boudoirs, elles prennent audacieusement place au corsage d'une jolie femme... Tour à tour, symboles d'espérance ou gages d'amour, dépositaires de tendres messages...

FRÉDÉRIC, *à part, tout en continuant de cueillir ses deux bouquets.*

Au fait, c'est une idée!... Merci, cousin Jacques. (*Il place un petit billet dans le bouquet de marguerites.*)

JACQUES, *continuant sans l'avoir vu.*

Bref, s'il était permis de parodier une belle pensée d'un grand orateur, je soutiendrais que l'histoire des fleurs est le martyrologe des maris.

FRÉDÉRIC.

Je ne sais vraiment, après ce brillant réquisitoire, si je dois me hasarder à offrir à votre femme ces roses que lui destinais.

JACQUES.

Osez, mon cher, osez... On est cousin ou on ne l'est pas; et, grâce au ciel, ma femme n'a pas perdu le droit d'être traitée par vous en parente.

FRÉDÉRIC.

Trop de bontés.

JACQUES, *s'approchant de lui.*

Mais j'aperçois là (*il lui montre le bouquet de marguerites*) d'autres fleurs encore, fraîches et vermeilles comme celle à qui vous les destinez sans doute, des marguerites! L'à-propos, c'est du meilleur goût, et doit prêter aux plus délicieuses comparaisons... Aussi ce pauvre Jules n'a qu'à bien se tenir! (*Pendant ces dernières lignes, Frédéric a cueilli encore quelques fleurs. Ici il s'arrête et vient se placer auprès de Jacques, qui a regagné le milieu du théâtre.*)

FRÉDÉRIC.

Mon cousin, il y a un an environ, vous êtes venu me raconter l'histoire de je ne sais quel mari de quarante ans à peu près, histoire fort instructive et fort intéressante d'ailleurs... je l'ai retenue, et j'en ai même fait mon profit.

JACQUES.

Où veut-il en venir?

FRÉDÉRIC.

Depuis ce temps, je n'ai plus perdu de vue ce diable d'homme, j'ai observé toutes ses actions, et, à mon tour, je suis en mesure de vous raconter une petite aventure dans laquelle, cette fois, le plus beau rôle n'a pas été de son côté...

JACQUES.

Ah! je vous écoute...

FRÉDÉRIC.

Encouragé par un premier succès, le mari dont je vous parle s'est armé de pied en cap, et s'est mis à guerroyer en véritable redresseur de torts, en faveur de tous les ménages... compromis... L'esprit de corps est une admirable vertu!... Or qu'est-il arrivé? Celui-là même qu'un jour il avait forcé à battre en retraite, et qu'il eut l'imprudence de venir attaquer une seconde fois sur un terrain qui n'était pas le sien, s'est placé à son tour devant lui, en lui disant: Un instant, monsieur... je ne suis pas un enfant... et si parfois, avec de bonnes raisons, on parvient à me faire baisser la tête, je saisis avec empressement le premier prétexte qu'on me donne pour la relever... Oui, monsieur! de quel droit venez-vous vous jeter entre moi et la femme que j'aime, quand celui qui devrait la protéger la sacrifie à d'indignes rivales?... De quel droit voudriez-vous m'imposer le sacrifice de mes plus chères espérances, quand les siennes se sont réalisées chez moi... à mes dépens?...

JACQUES.

Chez vous!...

FRÉDÉRIC.

Ou à peu près... Comment! lui, homme marié... et marié à quelle femme?... il m'aura détrôné dans le club et dans le boudoir de Paquita, et moi, garçon, je me ferais scrupule de porter la guerre dans son ménage?... J'accepterais la défaite, et je ne tenterais pas une revanche!... Non, monsieur, non, quoique vous en disiez, je persévérerai dans mon projet... De toutes les lois humaines, la plus juste et la plus impérissable de toutes, c'est la loi du talion... Rien ne me coûtera pour gagner, pour conquérir, pour surprendre l'amour de ma cousine, et je m'applaudirai sans remords de mon bonheur. Voilà ce que j'ai dit à...

JACQUES.

Je comprends!

FRÉDÉRIC.

Absolument comme je viens de vous le dire.

JACQUES.

Mais, monsieur...

FRÉDÉRIC.

Sa première pensée a bien été de se mettre en colère, et de me chercher querelle, mais un instant de réflexion a suffi pour le convaincre que cette fois son intervention n'était pas légitime, et qu'un duel amènerait pour celle qu'il prétendait défendre un éclat qu'il ne lui convenait pas de provoquer... Comprenez-vous toujours?

JACQUES.

Parfaitement.

FRÉDÉRIC.

N'est-ce pas?... Alors, il s'est dit: Laissons ce pauvre garçon profiter tranquillement de sa jeunesse... ne nous mêlons pas de ses amours, et contentons-nous d'avoir sauvé nos pénates sans nous inquiéter de ceux des autres... N'est-ce pas qu'il a bien fait, mon cousin?...

JACQUES.

Mais...

FRÉDÉRIC.

J'étais sûr que vous seriez de mon avis. Au revoir, cousin Jacques, je vais, puisque vous me le permettez, mettre la dernière main à mes bouquets, et je cours les faire agréer à mes charmantes cousines. (*Il sort au dernier plan à droite.*)

SCÈNE X.

JACQUES, JULES.

JACQUES.

Je reste confondu... Tant d'audace... C'est qu'en vérité je ne trouvais pas un mot à lui répondre... Et cependant il faut... (*Apercevant Jules qui vient d'entrer à droite au fond du théâtre.*) Ah! voilà, monsieur...

JULES.

Mon ami, mon cher beau-frère, je vous cherchais, j'ai besoin de votre appui, de votre amitié.

JACQUES.

Et pourquoi faire?...

JULES.

Je vous en conjure, ne m'abandonnez pas... Marguerite refuse de me voir, de m'entendre. Jamais, dit-elle, jamais elle ne me pardonnera. Je me suis jeté à ses genoux, votre femme l'a supplié avec moi et pour toute réponse, elle a redit cette affreuse parole: une séparation éternelle, et son regard ajoutait encore à ma confusion, à mon désespoir. Ah! j'ai senti alors, moi si coupable envers elle, j'ai senti que son affection était toujours le premier bien que j'eusse au monde, et la pensée de la perdre, de la perdre sans retour... Ah! mon ami, ce jour est le plus malheureux de toute ma vie.

JACQUES.

Et pourtant ce matin encore, vous étiez heureux de l'amour d'une autre femme...

JULES.

Heureux! oh! non, ne le croyez pas; non, la vanité seule m'entraînait auprès d'elle, et je ne l'aimais pas, je ne l'ai jamais aimée...

JACQUES.

C'est vrai, on ne les aime pas, on le dit, du moins, on s'efforce de le croire, mais pour elles on se rend coupable de toutes les folies, de toutes les fautes!

AIR: *Époux impudent*

Sans les aimer on veut toujours leur plaire;
Et l'époux pour ces femmes-là,
De ses enfants délaissera la mère;

Digitized by Google

Oui, pour elles il le fera,
Et sans remords, il la sacrifiera.
Oui, pour ces beautés qu'on renomme.
Il oubliera qu'elle meurt de chagrin,
Il oubliera tous ses devoirs... enfin,
Il oubliera d'être honnête homme.

JULES.

Oh! jamais, Jacques... Jamais... c'est envers vous que je m'engage. (*Mouvement de Jacques.*) Mon ami, ne m'accablez pas... Pardon, j'ai mérité vos doutes... vos reproches, mais je souffre tant... épargnez-moi... Vous aussi, vous vous joindrez à votre femme... vous direz à Marguerite, que ma vie entière sera consacrée à réparer mes torts, à mériter qu'elle me rende un jour toute sa tendresse... vous le lui direz n'est-ce pas? et, soyez en bien sûr, mon ami, la fièvre, le délire de ma jeunesse ne m'égarera jamais assez pour que j'oublie une parole dont je vous aurai fait garant et dépositaire...(*Jacques lui tend la main.*)

JACQUES.

Je vous crois, et je suis prêt à faire pour vous tout ce que vous voudrez; seulement, j'ai peur qu'il ne soit trop tard.

JULES.

Trop tard!

JACQUES.

J'en ai peur.

JULES.

Vous pouvez croire qu'elle demeurerait inflexible à mes prières, aux vôtres?

JACQUES.

Beau-frère... Je vous demande bien pardon si au lieu de calmer toutes vos frayeurs je vous en donne de nouvelles, mais il le faut. . Ce n'est pas toujours chose facile de regagner le cœur d'une femme, après l'avoir perdu, et perdu par sa faute.... Ce n'est pas impunement qu'on la trompe, qu'on va chercher des distractions hors de son ménage; pendant ce temps-là, d'adroits voleurs peuvent s'introduire dans votre maison.

JULES.

Que dites-vous?

JACQUES.

Il y en a tant de voleurs!... Et ma foi, si jamais une femme est tentée de s'éloigner de la droite ligne, c'est que son mari a pris soin de lui faire connaître le chemin de traverse.

JULES.

Au nom du ciel, expliquez-vous, Marguerite...

JACQUES.

Tenez, la voilà avec ma femme. (*Rose et Marguerite entrent vivement par le pavillon, tenant chacune le bouquet qui a été fait pour elles par Frédéric; elles ne voient pas en entrant les deux maris, et semblent poursuivre un entretien très-animé.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROSE *et* MARGUERITE.

MARGUERITE.

Non, ma sœur, ne m'en parle plus, laisse-moi.

ROSE.

Tu m'entendras... Et je ne te quitte pas que tu n'aies renoncé...

MARGUERITE.

Jamais!...

ROSE.

Marguerite, la douleur est une mauvaise conseillère, et dans un instant, tu repousseras avec indignation le projet funeste qu'elle t'inspire...

MARGUERITE.

Ne la crois pas, ma résolution est irrévocable...

ROSE.

Une femme quitter la demeure de son mari!

JULES.

Que dit-elle?

MARGUERITE.

Eh bien! eh bien! oui, la fuir pour jamais cette demeure, quand son mari la lui a rendue odieuse, quand pour elle la vie ne peut plus y être qu'un éternel supplice.

ROSE.

Mais que dira le monde?

MARGUERITE.

Le monde s'est-il occupé de mes chagrins?...

ROSE.

Mais votre père?

MARGUERITE.

Tu le consoleras... Tu trouveras un motif à mon départ.. Tu auras le courage.....

ROSE.

De mentir, n'est-ce pas?... Non, ma sœur, non, je ne le veux pas, je lui dirai tout, il en mourra peut-être, et c'est toi...

MARGUERITE.

Ah! n'achève pas!... (*En disant ces mots, elle a vivement porté vers Rose le bouquet de marguerites qu'elle tient à la main.*)

ROSE.

Ciel! qu'ai-je vu dans ce bouquet?

MARGUERITE.

Un billet!... (*Elle baisse les yeux, et fait un mouvement involontaire pour cacher son bouquet à sa sœur. Moment de silence. Les deux maris, placés à l'extrême gauche devant le pavillon, écoutent avec la plus grande émotion. Marguerite baisse toujours les yeux. Rose se rapproche d'elle et lui prend la main. L'orchestre exécute en sourdine l'air de la Sœur des Anges. Rose reprend.*)

ROSE.

Maintenant plus que jamais, tu comprends que je ne dois pas te laisser partir, que tu dois entendre la voix de la raison... celle de ta sœur... et si ce n'est pas assez, celle de ta mère!

MARGUERITE.

De ma mère!

ROSE.

Oui, s'il est vrai que de là haut, et toujours il nous a été doux, Marguerite, de garder cette sainte croyance, s'il est vrai qu'elle nous voie et nous entende, est-ce que tu oseras te condamner à rougir devant elle?

MARGUERITE.

Non, tu as raison Jamais, jamais, ma sœur! (*Elle l'embrasse en pleurant.*)

ROSE.

Je le savais bien.

JULES, *montrant Rose.*

Excellente femme!

JACQUES.

C'est vrai... mais la vôtre vaut-elle moins?... Tenez, elle pleure... adieu toute sa colère, tous ses projets.

JULES.

Ah! s'il était possible!

ROSE, *à Marguerite.*

Un mot encore, qui va te paraître bien frivole après un si grave entretien. Mais parfois, les frivolités touchent de près les choses sérieuses. Ma sœur, veux-tu me donner ce bouquet que vient de t'offrir le cousin Frédéric?...

JULES.

Frédéric... (*Il regarde avec inquiétude Jacques, qui fait un signe affirmatif.*)

MARGUERITE, *baissant de nouveau les yeux.*

Que dis-tu?... Te donner...

ROSE.

Et prendre celui-ci en échange...

MARGUERITE.

Tu veux...

ROSE.

Je ne veux rien... je te supplie... (*De nouveau, l'orchestre exécute quelques accords rappelant le principal motif de la romance.*)

MARGUERITE.

Tiens, ma sœur... et je te le jure, je n'avais pas autorisé...

ROSE.

Je ne te fais pas l'outrage d'en douter, Marguerite, donne donc. Voici le mien. (*Les deux femmes changent de bouquet. Rose tire vivement le billet caché au milieu des marguerites.*) Lisons... Il ose t'offrir de t'accompagner dans ta fuite, de te servir d'appui, de protecteur...

JULES, *éclatant.*

Lui!... le misérable!...

MARGUERITE.

Mon mari!

ROSE.

M. de Saint-Yves!... (*Frédéric au même moment paraît à droite, au fond du théâtre, et Jules s'élance vers lui.*)

JULES.

Monsieur, suivez-moi.

FRÉDÉRIC.

Vous dites...

JULES.

Ce n'est pas ici que nous devons nous expliquer ensemble. Marchons!

FRÉDÉRIC.

Je suis à vos ordres.

Digitized by Google

JACQUES, ROSE et MARGUERITE, *ensemble.*

Arrêtez! Arrêtez! (*Les deux jeunes gens marchent toujours malgré Jacques et les deux femmes, ils vont sortir par la dernière coulisse de gauche; mais De Villiers vient de paraître à cet endroit même, au fond du jardin, et sa vue les retient en place.*

DE VILLIERS.

Eh bien, où allez-vous donc?

TOUS LES PERSONNAGES.

Mon père! (*Moment de silence. De Villiers regarde avec inquiétude tous les autres personnages qui se regardent à leur tour, comme pour s'engager mutuellement à lui cacher la vérité.*)

SCÈNE XII.

TOUS LES PERSONNAGES.

DE VILLIERS.

Qu'avez-vous? vous vous taisez tous en ma présence? Que se passait-il donc ici lorsque je suis entré? de quoi s'agissait-il?

JACQUES.

Il s'agissait de rien... mon ami... ou de presque rien... Une lettre... un petit billet, adressé par le cousin Frédéric...

DE VILLIERS.

Par mon petit-fils. A quel propos... s'écrire quand on est tous réunis, quand on peut se parler... C'est se donner à plaisir une peine inutile... et la vie est si pleine d'occupations! Mais à qui écris-tu, mon garçon?

JACQUES, *tous les yeux sont fixés avec surprise sur Jacques qui a pris le billet des mains de sa femme, et dit après un temps.*

A moi!

TOUS LES PERSONNAGES.

A lui!

FRÉDÉRIC.

Fait-il?

DE VILLIERS.

A toi, mon cher Jacques? Et que diable peut-il t'écrire?

JACQUES.

Rien de plus simple... Nous sommes en famille, et cela nous regarde tous.

ROSE.

Que vas-tu faire? (*Jacques lui serre expressivement la main.*)

MARGUERITE.

Ah! je meurs de frayeur...

FRÉDÉRIC.

Mais je n'en reviens pas... comment, monsieur, je vous ai écrit?

ROSE, *qui a suivi tous les mouvements de cette scène, et vient se placer vivement auprès de Frédéric.*

Oui, mon cousin.

FRÉDÉRIC.

Ah! vous croyez?

DE VILLIERS.

Laisse-moi donc écouter... je suis curieux de savoir...

FRÉDÉRIC.

Et moi donc!... Lisez, monsieur Jacques, lisez. (*De ce moment, Jacques domine la scène; à sa gauche, Frédéric est placé entre Rose et de Villiers; à sa droite, Jules et Marguerite.*)

JACQUES, *lisant.*

« Mon cher cousin, vous me l'avez dit plus d'une fois, et je » suis enfin de votre avis : Je veux mieux au fond de l'âme que » je ne voudrais le prétendre, ni me le persuader à moi-même...

FRÉDÉRIC, *regardant Jacques avec colère.*

J'ai écrit...

ROSE, *d'un air suppliant.*

Oui, mon cousin.

DE VILLIERS.

C'est bien, c'est très-bien, mon garçon, je t'en félicite.

JACQUES.

» La vie que je mène est indigne de moi; j'en dois compte à » mon pays, qui attendait de moi un citoyen utile; à ma famille, » dont je devais... dont je puis encore être l'honneur; à un vieil- » lard qui m'aime tant, et que je trompe...

DE VILLIERS.

Moi!...

FRÉDÉRIC.

Monsieur!... (*Rose le retient par la main.*)

JACQUES, *continuant de lire.*

» A deux femmes, que j'appelle mes sœurs d'enfance... aux- » quelles je dois amitié sincère et protection, et qui par moi peut- » être allaient devenir à jamais malheureuses. »

DE VILLIERS.

Malheureuses!... mes deux petites-filles... et par toi, Frédéric?

FRÉDÉRIC, *à Jacques, et au comble de la colère.*

Moi, monsieur, j'ai écrit... j'ai pu écrire...

ROSE.

Oui, oh! oui, mon cousin, je vous en supplie, ne vous repentez pas d'un bon mouvement...

DE VILLIERS.

Je t'en supplie aussi, Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Vous, mon père!...

DE VILLIERS.

Tes torts, je ne les connais pas, et Dieu me garde de les jamais connaître... mais qu'une mauvaise honte ne t'empêche pas d'en rougir devant moi... et de chercher à les réparer...

FRÉDÉRIC, *regardant tour à tour avec une émotion involontaire Rose et de Villiers.*

Eh bien... eh bien, oui, mon père, je vous le promets, et vous aussi, cousine. Oui, mon cher Jacques, j'ai écrit tout cela, j'ai dû l'écrire... Oh! dispensez-vous de lire la fin de ma lettre, je la sais par cœur et je vais vous la dire. J'ai écrit que j'accepte vos sages conseils et vos offres de service; j'ai écrit que je suis prêt à partir. (*Il vient vivement se placer entre Jacques et de Villiers.*)

AIR : *Aux braves hussards du deuxième.*

Ce n'est pas tout... Si cet écrit, mon père,
Pour l'avenir est un garant certain,
Il dit qu'aux yeux de ma famille entière,
A mon retour je serai digne enfin
Qu'avec orgueil on me tende la main.
Oui, voilà bien ce que j'ai dû promettre,
Et le serment d'être un homme d'honneur.
Qu'il soit ou non écrit dans cette lettre,
A tout jamais est gravé dans mon cœur.
Oui, pour toujours il est là, dans mon cœur.

JACQUES.

C'est bien, c'est très-bien, mon ami!

FRÉDÉRIC.

Vous le voyez, cousin Jacques, quand on me donne de bonnes raisons, je m'incline toujours... Décidément, vous êtes plus fort que moi.

JULES.

Vous seule, Marguerite, refuserez-vous donc de pardonner?

MARGUERITE.

Pardonner! (*Elle tire de sa poche le petit portefeuille, et déchire les lettres de Paquita.*) Je tâcherai d'oublier.

JACQUES.

Vous le devez, ma chère belle-sœur, je l'ai vu souffrir, et je réponds de lui, comme de moi-même.

JULES, *à demi-voix, à Jacques.*

Vous avez raison, depuis une heure, j'ai vieilli de vingt ans.

JACQUES, *riant.*

Ce que c'est que la peur! il en a quarante à présent, et à notre âge!...

FRÉDÉRIC.

On n'a plus le droit de se tromper de route.

DE VILLIERS.

On n'a que le temps d'être heureux! (*Depuis le couplet chanté par Frédéric, l'orchestre a exécuté en sourdine un motif en rapport avec la situation; ici, un forte, musique très-vive et très-joyeuse, pendant le baisser du rideau.*)

77202

FIN.

No. d'Inventaire 1983

Digitized by Google

UN franc le volume de 350 à 400 pages

COLLECTION MICHEL LÉVY

CHOIX

des meilleurs ouvrages contemporains

FORMAT GRAND IN-18 (Charpentier.), IMPRIMÉ SUR BEAU PAPIER SATINÉ

CONTENANT LA MATIÈRE DE 2 OU 3 VOLUMES IN-OCTAVO

IL PARAÎT UN OU DEUX VOLUMES TOUS LES HUIT JOURS

OUVRAGES PARUS ET A PARAITRE

A. DE LAMARTINE. vol.
- Les Confidences 1
- Nouvelles Confidences 1
- Toussaint Louverture 1

GEORGE SAND.
- Histoire de ma Vie, tomes I à IV 4
- Mauprat 1
- Valentine 1
- Indiana 1
- Jeanne 1
- La Mare au Diable 1
- La Petite Fadette 1
- François le Champi 1
- Teverino 1
- Consuelo 4
- La Comtesse de Rudolstadt 3
- André 1

GÉRARD DE NERVAL.
- La Bohème galante 1
- Le Marquis de Fayolle 1
- Les Filles du Feu 1

THÉOPHILE GAUTIER.
- Les Beaux-Arts en Europe 2
- Constantinople 1
- L'Art moderne 1
- Les Grotesques 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN.
- Le Vicomte de Launay 2
- Marguerite 1
- Nouvelles 1
- M. le marquis de Pontanges 1
- Poésies complètes 1
- Contes d'une vieille Fille à ses Neveux 1

EUGÈNE SCRIBE.
- Théâtre, tomes I à XII 12
- Nouvelles 1
- Historiettes et Proverbes 1
- Piquillo Alliaga 1

HENRY MURGER.
- Le Dernier Rendez-vous 1
- Le Pays Latin 1
- Scènes de Campagne 1

Mme BEECHER STOWE.
Traduction E. Forcade.
- Souvenirs heureux 1

ALPHONSE KARR.
- Les Femmes 1
- Agathe et Cécile 1
- Promenades hors de mon jardin 1
- Sous les Tilleuls 1
- Les Fleurs 1
- Sous les Orangers 1
- Voyage autour de mon jardin 1

LOUIS REYBAUD.
- Le dernier des Commis voyageurs 1
- Le Coq du Clocher 1
- L'Industrie en Europe 1
- Jérôme Paturot 1

PAUL MEURICE.
- Scènes de Foyer (La Famille Aubry) 1
- Les Tyrans du Village 1

J. AUTRAN.
- La Vie rurale 1

CHARLES DE BERNARD.
- Le Nœud gordien 1
- Un Homme sérieux 1
- Gerfaut 1
- Les Ailes d'Icare 1
- Le Gentilhomme campagnard 2

HOFFMANN.
Traduction Champfleury.
- Contes posthumes 1

ALEX. DUMAS FILS.
- Aventures de quatre Femmes 1
- La Vie à vingt ans 1
- Antonine 1
- La Dame aux Camélias 1

ÉMILE AUGIER. vol.
- Poésies complètes 1

F. PARGNO.
- Études antiques 1

JULES LECOMTE.
- Le Poignard du Cristal 1

E. MERMET.
- Au bord de la Néva 1

FRANCIS WEY.
- Les Anglais chez eux 1

PAUL DE MUSSET.
- La Mavolette 1
- Puylaurens 1

EUGÈNE FROMENTIN.
- Un Été dans le Sahara 1

E. TEXIER.
- Amour et Finance 1

PAUL FÉVAL.
- Le Tueur de Tigres 1
- Les Dernières Fées 1

ACHIM D'ARNIM.
Traduction Th. Gautier fils.
- Contes bizarres 1

LE GÉNÉRAL BARNAB.
- Le Grand Désert 1

H. BLAZE DE BURY.
- Musiciens contemporains 1

LÉON GOZLAN.
- Les Châteaux de France 1
- Le Notaire de Chantilly 1
- Les Émotions du Polydore Marasquin 1
- Le Dragon rouge 1
- Le Médecin du Pape 1
- Histoire de cent trente Femmes 1
- Les Nuits du Père-Lachaise 1

ARSÈNE HOUSSAYE.
- Les Femmes comme elles sont 1

ÉMILE SOUVESTRE.
- Un Philosophe sous les toits 1
- Confessions d'un Ouvrier 1
- Au Coin du Feu 1
- Scènes de la Vie intime 1
- Chroniques de la Mer 1
- Les Clairières 1
- Scènes de la Chouannerie 1
- Dans la Prairie 1
- Les Dernières Paysans 1
- Un Quarantenaire 1
- Sur la Pelouse 1
- Les Soirées de Meudon 1
- Souvenirs d'un Vieillard 1
- Scènes et Récits des Alpes 1
- La Goutte d'Eau 1

ÉMILE GABORIAU.
- L'Amazone. — Huit jours sous l'Équateur 1

XAVIER AUBRYET.
- La Femme de vingt-cinq ans 1

FRANÇOIS-VICTOR HUGO.
Traducteur.
- Sonnets de Shakespeare 1

JULES DE LA MADELÈNE.
- Les Ames en peine 1

H.-R. RÉVEIL.
Traducteur.
- Les Harems du Nouveau-Monde 1

FÉLIX MORNAND.
- La Vie arabe 1

EDGAR POE.
Traduction Charles Baudelaire.
- Histoires extraordinaires 1
- Nouvelles Histoires extraordinaires 1

AUGUSTE VACQUERIE. vol.
- Profils et Grimaces 1

MAX RADIGUET.
- Souvenirs de l'Amérique espagnole 1

CHARLES DE LA ROUAT.
- La Comédie de l'Amour 1

A. DE PORTMARTIN.
- Contes et Nouvelles 1
- Mémoires d'un Notaire 1
- La Fin du Procès 1
- Contes d'un Planteur de choux 1

HENRI CONSCIENCE.
Traduction Léon Vaquier.
- Scènes de la Vie flamande 1
- Le Pleau de Village 1
- Le Démon de l'Argent 1
- La Mère Job 1
- Heures du Soir 1

GUSTAVE D'ALAUX.
- L'Empereur Soulouque et son Empire 1

CUVILLIER-FLEURY.
- Voyages et Voyageurs 1

XAVIER EYMA.
- Les Peaux noires 1

DE STERNHAL.
(STENDHAL)
- De l'Amour 1
- Le Rouge et le Noir 1
- La Chartreuse de Parme 1

OCTAVE DIDIER.
- Madame Grodous 1

LOUIS DE CARNÉ.
- Un Drame sous la Terreur 1

HILDEBRAND.
Traduction Léon Vaquier.
- Scènes de la Vie hollandaise 1

CHAMPFLEURY.
- Les Premiers beaux jours 1
- Les Excentriques 1

ALBERIC SECOND.
- A quoi tient l'Amour 1

ROGER DE BEAUVOIR.
- Le Chevalier de Saint-Georges 1
- Aventurières et Courtisanes 1
- Histoires cavalières 1

AMÉDÉE ÉCHARD.
- Parisiennes et Provinciales 1

LA COMTESSE D'ASH.
- Les Bals masqués 1

Mme CAROLINE BERTON.
NÉE EDMON.
- Le Bonheur impossible 1

DABAR.
- Quand j'étais Étudiant 1

MARC FOURNIER.
- Le Monde et la Comédie 1

CHARLES RABBADA.
- Histoires émouvantes 1

JULES SANDEAU.
- Sacs et Parchemins 1

MÉRY.
- Les Nuits anglaises 1
- Une Histoire de Famille 1
- Salons et Souterrains de Paris 1
- André Chénier 1

LAGNY. — Typographie de VIALAT.

Digitized by Google